

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1896



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs-relieurs, 421 rue Saint-Paul

1896

Permis d'imprimer :

EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE ⁽¹⁾

VIE DU P. NEMPON

(Suite)

CHAPITRE XVIII

LES PREMIÈRES ARMES AU TONKIN

La paroisse de Bai-vang. Les prédécesseurs du P. Nempon.—La chambre du missionnaire. Les maisons au Tonkin.—Le clergé de la paroisse : le curé et le vicaire.—Les quatre Parasols du P. Six.—Le collège de Hoang-nguyen.—Le programme des études.—Les volontaires et les martyrs du Laos.—Les scrupules du P. Nempon.—Les débuts du ministère : la Confirmation.—Les confessions annamites.—En route à travers le district !—Travaux et fatigues.—La nourriture : “ Du riz, toujours du riz ! ”—“ Je ne regrette rien. ”

Au commencement de février 1886, le P. Nempon quittait Késo, « sa France du Tonkin, » comme il l'appelait familièrement, pour occuper le poste de Bai-vang et vivre de la vie de district. L'année du Jubilé venait de s'ouvrir, et la Mission mettait en activité ses forces vives.

Bai-vang, au nom de favorable augure, (Bai-vang signifie salut d'or), était à huit lieues de la communauté de Késo. Le jeune missionnaire trouverait une compensation à cet éloignement dans la proximité du collège de Hoang-nguyen (Source Jaune) « Au moins je ne serai pas condamné à

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 51, p. 550, octobre 1893 ; No 52, p. 587, février 1894 ; No 53, p. 707, juin 1894 ; No 54, p. 799, octobre 1894 ; No 55, p. 13, février 1895 ; No 56, p. 99, juin 1895 ; No 57, p. 195, octobre 1895 ; No 58, p. 301, février 1896 ; No 59, p. 387, juin 1896.

« l'isolement, remarque-t-il aussitôt, je pourrai même voir
« mes confrères et me confesser toutes les fois que j'en
« éprouverai le désir. Le bon Dieu est bon de me ménager
« ainsi les transitions. »

La paroisse de Bai-vang était encore remplie du nom du P. Séguret qui avait échangé ce poste contre la glorieuse mission du Laos. Deux autres martyrs, le P. Béchet et le P. Tamet, avaient aussi passé par cette cure : précieux souvenirs qui ranimaient au cœur du P. Nempon ses ardeurs généreuses et ses héroïques espérances, en transformant sa chambre en une « petite salle des Martyrs. »

Elle était pourtant bien modeste et bien pauvre la cellule de notre missionnaire. Il nous en a laissé une description ravissante de gaieté. « C'est vraiment chose commode de « loger des hôtes en ce cher pays d'Annam, » raconte-t-il à sa mère, un jour, ou plutôt, une nuit qu'il avait cédé sa chambre et son sommeil à deux confrères de passage. « On « n'a pour eux ni chambre rose, ni chambre bleue, ni « chambre verte : le lit commun, c'est le plancher couvert « d'une natte ; le ciel de lit, c'est le chaume du toit ; et les « rideaux bleus ou roses, ce sont les minces cloisons qui « tremblent au premier souffle. »

L'Annamite, on le voit, n'est pas architecte ; il comprend moins encore l'avantage d'un appartement vaste et bien aéré. Les maisons, sauf celle du roi et les pagodes qui sont pourvues d'étages, ressemblent à une halle soutenue par des piliers de bois ou de bambou. Elles sont divisées en chambres par des parois en planches ou en torchis, et couvertes presque toutes de chaume ; les tuiles sont une exception. Le toit descend jusqu'à quelques pieds du sol, ombrageant les abords de la maison et ménageant une sorte de galerie extérieure qui permet de vivre en plein air. Les cheminées ne sont pas plus connues que les fenêtres. La porte est la seule ouverture par laquelle l'air et la fumée entrent ou sortent, selon que le vent s'y prête ou non. Dans la case même, sont distribués quelques « phan, » recouverts de nattes. Le lit ne diffère du « phan » que par la largeur.

Autour des « phan » et des lits, sur la terre nue, le lézard (1) se promène à son aise, et le soir, les fourmis blanches (2), les araignées, les rats et les cancrelats, sorte de gros hannetons, profitent de l'obscurité pour venir prendre leurs ébats. Les Annamites ne se payent de luxe que quand il s'agit des tombeaux de leurs ancêtres.

Bai-vang est une des plus anciennes paroisses de la mission du Tonkin occidental ; on y trouve le tombeau d'un missionnaire du siècle dernier. Elle est également l'une des plus importantes, car elle comprend jusqu'à vingt-cinq chrétientés. « C'est la perle des paroisses, » écrivait le P. Nempon annonçant sa nomination à ses frères d'Europe.

Le jeune missionnaire prit possession de son poste et répondit de son mieux aux souhaits de bienvenue des notables et des chrétiens. « Il est, dit-on, facile de payer de mots, « mais, hélas ! il n'en est plus ainsi quand il s'agit de payer « de mots annamites. » — « J'ai laissé l'oasis pour le désert, « poursuit-il ; ici, plus de Français qui comprennent ma « langue comme à Késo et à Phuly. Il me semble même « que les oiseaux gazouillent en annamite. C'est un peu dur, « mais tant pis pour moi, et tant mieux pour les Infidèles « qu'enfin je pourrai convertir ! »

A l'arrivée du P. Nempon, le clergé de la paroisse de Bai-vang se composait d'un curé et d'un vicaire. « Mon curé « est un beau type de vieillard annamite : sa figure est « bienveillante, sa démarche toujours digne. Il est pieux, « instruit et surtout très prudent. Il mériterait d'être euro-

(1) « Le lézard s'attaque rarement à l'homme ; mais, quand il se « croit menacé, ou même quand on le touche, il mord, et sa morsure est venimeuse. » (Paul ANTONINI. — *Au pays d'Annam*, p. 67).

(2) « Les fourmis blanches sont une des plaies de l'Annam et du « Tonkin. Elles marchent par bandes et forment une véritable armée. « Quand elles attaquent le bois, elles procèdent en le creusant à l'inté- « rieur et en respectant la surface, de sorte que le mal apparaît au « moment où il est sans remède. On a vu des maisons s'effondrer ainsi : « les piliers avaient été creusés par les fourmis sans que rien parût. « Ces petits insectes ne sont dangereux pour l'homme que lorsqu'il se « rencontre avec une troupe. La piqûre d'une fourmi n'est rien, mais « répétée mille ou deux mille fois, c'est quelque chose. » (Paul ANTO- « NINI. — *Au pays d'Annam*, p. 65, 66.)

« péen, d'autant plus. observe-t-il malicieusement, que son nez ne ressemble pas à celui des Chinois : les annamites le trouvent très grand, moi je le trouve convenable. En somme, je suis enchanté de mon curé ; il me semble bien mériter son nom de « Qui » que nous traduirions en français par le mot « Précieux » (1).—Le vicaire était un vieux prêtre qui avait été exilé pour la foi, et avait enduré à cette occasion les plus cruels tourments. C'était un titre indiscutable à l'admiration et au dévouement du jeune apôtre qui sentit se réveiller son ardeur au récit des souffrances endurées par ce digne vieillard.

« Vous voyez qu'il ne faut pas médire des prêtres annamites, ajoute-t-il. Il en est même un qui vous sourirait peut-être davantage. C'est le P. Six (2). Il est le seul prêtre annamite décoré par le gouvernement français. De son côté, la cour de Hué a reconnu ses qualités, en le gratifiant d'un quatrième parasol, honneur qui le place au-dessus des plus grands mandarins du royaume (3). Grâce à son expérience et à son habileté de diplomate, il a rendu les plus grands services au Protectorat et aux Annamites, ses compatriotes. Il est actuellement chargé d'une mission pacifique au Nghé-an et dans le Than-hoa. Puisse-t-il en

(1) Le curé appréciait de même son missionnaire. “ Le vénérable prêtre a gardé un excellent souvenir du P. Si, écrit le P. Duhamel, son successeur à Bai-vang ; il m'en parle souvent, et, parmi les nombreux missionnaires qu'il a vus à leur début, le P. Nempon est un de ceux qui lui ont laissé la meilleure impression. ”

(2) “ Six ” (en annamite Sau), est le nom que les indigènes donnent aux diacres, en raison des six ordres qu'ils ont reçus : les quatre ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat. Le P. Six, encore diacre, fut exilé avec de nombreux chrétiens dont il fut la consolation et l'appui. Après quelques années, il obtint de rentrer au Tonkin pour se faire ordonner prêtre ; puis il retourna auprès de ses chrétiens qui en reconnaissance de son premier dévouement, lui conservèrent le nom de Diacre ou P. Six, nom qu'il porte encore aujourd'hui.

(3) En Annam, la dignité des personnages se mesure au nombre de parasols qu'ils ont le droit de faire porter devant eux. Un préfet (quán-phu) n'a droit qu'à deux parasols, et le préfet de Hanoi lui-même n'en a que trois.

« revenir, car les têtes y sont chaudes (1). Mais laissons les
« prêtres indigènes, et reconuissions ensemble, bonne mère,
« que la Providence m'a gâté une fois de plus en m'envoyant
« à Baï-vang. Oui vraiment, je suis l'enfant gâté du bon
« Dieu (2), et il ne me reste plus qu'à faire mon devoir ; ce
« que je ferai. »

A vingt minutes de la cure de Bai-vang, comme nous l'avons déjà remarqué, se trouvait le collège de Hoang-nguyen. Jeune missionnaire, le P. Nempon y rencontra d'aimables confrères ; apôtre du Tonkin, il sentit s'y raviver ses espérances, à la vue d'un séminaire, l'avenir de sa chère Église. Le spectacle des travaux et des jeux de cette bruyante jeunesse réveilla dans son âme les doux souvenirs de l'enfance, et le fit rêver encore à l'Institution de Notre-Dame des Dunes et au petit séminaire d'Hazebrouck.

Le supérieur de Hoang-nguyen était le P. Cosserat (3), qui avait lui-même rebâti cette maison en 1881, et en avait fait le plus bel établissement de la Mission. On était loin de l'époque où le séminaire du Tonkin était « une simple « barque. » Le P. Cosserat faisait volontiers les honneurs de son collège, et répondait avec bonté aux nombreuses questions que le P. Nempon ne manquait pas de lui poser, au sujet des récréations et des études de cette jeunesse cléricale. « Notre programme, disait-il, comprend l'enseignement du « latin et de l'annamite ; on y joint un peu d'histoire, de « géographie et d'arithmétique. Sans doute, nos élèves « ignorent les faits et gestes du grand Jupiter et de la chaste

(1) Les vœux du P. Nempon furent exaucés. Le P. Six rentra dans sa paroisse de Phat-diem, qui ne compte pas moins de 60,000 habitants. C'est un « Etat dans l'Etat, » remarque avec une certaine humeur l'« *Indépendance Tonkinoise* » du 26 mai 1891. Son influence s'est soutenue, car ce même journal reconnaît que « ces gens-là sont une force, » tout en ajoutant avec dépit que le P. Six est à la fois « missionnaire catholique et mandarin de la cour de Hué. »

(2) « Je suis l'enfant gâté du bon Dieu, » était aussi l'expression favorite du vénérable Bonnard.

(3) Le P. Cosserat, né en 1840, partit pour le Tonkin en 1864. Quatre ans plus tard il était provicaire du Tonkin occidental. Dès l'année 1873, il était à la tête du petit séminaire de Hoang-nguyen.

« Diane, aussi bien que ceux de Mars et Vénus ; mais, en
« revanche, ils connaissent Notre-Seigneur Jésus-Christ,
« l'Évangile de saint Luc et les Épîtres de saint Paul, beau-
« coup mieux que la plupart de vos bacheliers. C'est assez
« dire que la question des classiques qui fait verser des flots
« d'encre sur les bords de la Seine est parfaitement ignorée
« sur les rives du Song-ca (1). »

Peut-être trouvera-t-on des lacunes à ce programme. Com-
ment ! Des missionnaires français qui n'enseignent pas le
français ! — « Trêve à ces exclamations, répond le P. Girod
« en son vif langage, venez plutôt juger sur place. Le Tonkin
« est à peine sorti de la persécution ; il n'a pas encore joui
« des avantages du Protectorat effectif, et vous voudriez que
« des missionnaires qui avaient sans cesse le couteau sous la
« gorge aient pu enseigner la langue des « diables d'Occi-
« dent » aux mandarins de Minh-Manh et de Tu Duc ? Quels
« parents d'ailleurs eussent été assez fous pour conduire leurs
« enfants à nos écoles ; autant aurait valu les conduire à la
« boucherie. Les Tonkinois s'exposent au martyre pour con-
« server leur foi chrétienne, mais ils n'ont nulle envie de se
« faire arracher la langue pour avoir essayé de parler fran-
« çais (2). »

« Monseigneur, disait un jour le commandant Rivière à
« Mgr Puginier, comment se fait-il que les missionnaires
« français n'enseignent pas à leurs prosélytes la langue de
« leur pays natal ? » — « Commandant, répondit l'évêque, la

(1) *Vie de Mgr Theurel*, p. 76, 77. — On pourrait croire que les élèves annamites sont inférieurs à nos jeunes universitaires dans l'étude du latin. Une remarque de Mgr Theurel nous éclairera sur ce point : « Lorsque nos élèves sont arrivés à un certain degré d'instruction, ils parlent et ils écrivent le latin mieux que nous : ce qui ne doit pas surprendre, car les langues orientales n'ont aucune analogie avec le latin qui est pour eux une langue parfaitement étrangère. Ils ne peuvent la parler que selon les règles, tandis que nous autres Européens, avons sans cesse des réminiscences de notre langue maternelle, qui nous font quelquefois affubler le latin des tournures les plus contraires au génie de la langue. Le latin de cuisine n'est pas connu au Tonkin, ou du moins, il n'est connu que des Français. » (*Ibid.*, p. 75, 76).

(2) Au Tonkin occidental, *Récits d'un Missionnaire*, p. 73-74.

« Propagation de la Foi nous procure de l'argent pour nous
« permettre de prêcher la religion et de former des prêtres
« catholiques ; jugez vous-même, si, en justice nous pouvons
« changer la destination de ces aumônes et les consacrer à
« former des interprètes pour le gouvernement qui ne nous
« a jamais donné un sou. L'enseignement de la langue fran-
« çaise serait, je le sais, un excellent moyen de civilisation,
« mais l'argent est le nerf de la guerre. Donnez-moi dix mille
« francs, et demain j'ouvre un collège. » Le gouvernement
« se garda bien de donner les dix mille francs, ou de confier
« un collège aux missionnaires (1). »

Les circonstances étant devenues plus favorables, le 8 décembre 1884, Mgr Puginier, sans aucune subvention du gouvernement et exclusivement aux frais de la Mission, ouvrit une école libre où les Annamites vinrent étudier la langue de leurs vainqueurs et se faire à la foi et aux habitudes chrétiennes (2). Il ne pouvait songer à transformer ainsi ses séminaires qui devaient rester indigènes et conserver leur organisation primitive. On enseigna le français au collège de Hanoi ; mais à Hoang-nguyen, on s'en tint à la formation apostolique des catéchistes et des prêtres.

Le P. Nempon était vivement touché des sentiments de piété et de l'esprit de sacrifice qui régnaient dans cette sainte maison. Il prenait plaisir à se faire redire par le P. Cosserat l'histoire des martyrs du Laos, la gloire du séminaire de Hoang-nguyen. « En novembre 1880, racontait le digne
« supérieur, Mgr Puginier, voulant envoyer une nouvelle et
« nombreuse caravane apostolique au Laos, songea à prendre
« quelques élèves de notre séminaire. La proposition du pré-
« lat me tint deux jours dans des perplexités incroyables.
« Deux fois je veillai jusqu'à minuit, repassant les notes de
« mes élèves, écrivant une réponse, présentant une liste de
« quelques sujets, puis déchirant réponse et liste. Enfin je
« résolus d'attendre quelques mois pour préparer un choix

(1) *Ibid.* p. 74-75.

(2) « Cette école compte aujourd'hui 180 élèves. » — Lettre de Mgr Puginier au rédacteur en chef du « *Siècle*, » 15 mai 1891.

« avec maturité. Ma lettre n'était pas à moitié chemin, que
« deux petits « *cinquièmes* » viennent me trouver et demandent
« spontanément à partir pour le Laos. Le soir, c'était
« quatre « *humanistes* » et un « *troisième* » ; le lendemain trois
« *rhétoriciens* » ; puis plusieurs autres. En trois jours, j'avais
« quinze postulants pour le Laos, et cela, sans que j'eusse
« dit un seul mot des intentions de l'évêque. J'en choisis
« sept que je conduisis à Mgr Puginier la veille de l'Imma-
« culée-Conception. Ils me suivirent comme à une fête. Six
« mois n'étaient pas écoulés que cinq de mes volontaires
« succombaient à la fièvre des bois. Malgré cette effrayante
« liste funèbre, Mgr Puginier fit un nouvel appel à mes
« élèves. Vingt-trois répondirent. Sept sont part^s, et ils sont
« morts comme les autres (1). »

Ces récits enflammaient le zèle du généreux apôtre. A son retour de Hoang-nguyen, et sous l'impression causée par cette visite : « Ils sont tombés, écrit-il à sa mère, ils sont tombés, tous pleins de jeunesse, de courage et de bonne volonté ! Ils ont péri dans les sauvages montagnes du Laos : trois ont été massacrés et coupés en morceaux, trois ont été brûlés vifs, tous sont martyrs de Jésus-Christ. Quelle gloire pour eux ! Deux autres n'ont échappé que par miracle à la fureur de ces assassins ; l'un d'eux est déjà mort, l'autre est revenu après plusieurs mois d'emprisonnement. » — Le P. Nempon avait voulu féliciter ce confesseur de la foi. « Je l'ai vu ce martyr. Il ne demande qu'à retourner au poste dont il connaît assez le danger. Saints martyrs, protégez-le, saints martyrs, priez pour moi. » Et il joint à sa lettre la photographie des catéchistes volontaires de Hoang-nguyen.

Au mois de mai, le P. Nempon se sentait plus vivement attiré vers ce cher collègue pour y prendre part aux touchants exercices du mois de Marie, dans l'oratoire du jardin où l'on avait figuré l'église et la grotte de Lourdes. C'était comme un parfum de France, un souvenir de l'Institution Notre-Dame des Dunes, de la campagne du grand séminaire de Cambrai et de la chapelle des Missions étrangères.

(1) *Les Missions catholiques*. Année 1882, p. 591.

Le P. Nempon ne pouvait, semble-t-il, éprouver une inclination sans qu'il cherchât aussitôt à la contrarier, heureux de trouver dans cette jouissance même l'occasion d'un nouveau sacrifice. « En effet, le missionnaire de Bai-vang, au témoignage du P. Cosserat, se faisait un scrupule de venir au collège de la Source Jaune. Le plus souvent, dès que sa mission était remplie, il voulait repartir à son poste, et nos confrères devaient s'ingénier à l'attarder. Le plus sûr moyen était de l'inviter à toucher l'harmonium aux vêpres du collège. Quelquefois il fallait argumenter davantage. Un jour même, un de nos pères voulant couper court à toutes ses raisons : « Mais enfin, P. Nempon, objectait-il, puisque le provicaire vous dit de rester, pourquoi voulez-vous partir ? » Ceux qui connaissent l'âme sensible et communicative du P. Nempon, peuvent juger quelle mortification, quel sacrifice il devait s'imposer pour demeurer ainsi dans sa solitude de Bai-vang, éloigné de ses confrères européens. Et pourtant, ses collègues l'attestent, il se serait privé de cette jouissance si on l'avait laissé libre.

Le missionnaire en district a le pouvoir extraordinaire de confirmer. « Mes amis de Cambrai vont être jaloux, écrit le P. Nempon, car déjà j'ai confirmé. Serait-ce un présage de ma future promotion à l'épiscopat ? Oh non ; c'est tout simplement une nécessité de notre situation dans ce pays où les communications sont difficiles, et où le temps de l'évêque est absorbé par les travaux de l'administration apostolique. Non, non, je ne veux pas être évêque, et je ne demande à Dieu qu'une chose, c'est d'être un bon missionnaire et de mourir, si on martyr de la foi, au moins martyr de ma charité. »

Il s'appliquait surtout au modeste et pénible ministère de la confession. « Je veux confesser autant et aussi bien que je le pourrai ; je veux prêcher, quoiqu'il m'en coûte beaucoup, à temps et à contre temps. » Le jubilé de 1886 lui procura l'occasion de se livrer tout entier à cette œuvre de régénération spirituelle et de prédication évangélique. Ses paroissiens, jaloux de gagner cette précieuse indulgence, s'approchaient nombreux du saint tribunal ; beaucoup

même attendaient une journée entière pour ne se confesser que le soir très tard. Il fallut au confesseur autant de patience qu'à ses pénitents, et le P. Nempon apprit par expérience que « dormir très-peu est une habitude à prendre « quand on arrive missionnaire en ce pays, » selon l'expression de Mgr Theurel.

Son plus grand désir, comme celui de tout missionnaire, était de baptiser des catéchumènes, de faire de nouveaux chrétiens, en d'autres termes de gagner des âmes à Jésus-Christ. N'est-ce pas dans cette espérance qu'il avait quitté son pays, sa famille, pour venir à ses « chers infidèles. » Un jour qu'il avait rencontré le P. Rigouin dans une chrétienté nouvelle : « Qu'il est heureux le P. Rigouin ! » dit-il au P. Cossierat en l'abordant sur le seuil du collège. « Sur « pris, moins encore de cette brusque apostrophe que du « ton mélancolique avec lequel le P. Nempon prononçait « ces paroles, rapporte le bon supérieur : « Mais qu'y a-t-il « donc, mon cher Père, lui dis-je ? » — « Ah ! soupira-t-il, le « P. Rigouin a de nouveaux chrétiens, et moi je n'en ai pas « encore rencontré ! »

Sans se laisser distraire des soins à donner à ses fidèles par la pensée des infidèles qu'ils ne pouvait évangéliser encore, le P. Nempon se dépensa corps et âme à ses chrétiens de Bai-vang dont la piété était de nature à encourager son zèle. « Ce sont des confessions toute la journée, dit-il. Ces « braves gens ne sont pas coupables de ne pas savoir le fran- « çais, et ils méritent qu'on travaille pour eux. Nous avons « célébré les offices de la semaine sainte au milieu d'un « immense concours de peuple venu de toutes les chrétientés, « c'est-à-dire de huit lieues à la ronde. Vraiment nos Anna- « mites sont bien patients et bien généreux. Comment « resterions-nous en retard ?

« Tous pourtant n'ont pu venir faire leurs Pâques et pro- « fiter des grâces du Jubilé, ajoute-t-il ; et, puisqu'ils ne « peuvent venir jusqu'à moi, il est tout naturel que j'aille « jusqu'à eux. Donc en route pour le district ! Je n'irai, ni « en voiture, ni en chaise, ni même en filet. Deux hommes « porteront mon bagage, et je les suivrai sans perdre de

« temps à mettre mes bottes, car ici on n'a d'autres bottes
« que le cuir de ses jambes. Je prend ma canne et mon bre-
« viaire et me voilà parti sans plus de façon ! »

Le jeune français se fit assez rapidement à cette tenue et à ces nécessités de la vie apostolique. Il marchait pieds nus, portait un habit d'un coton blanc très vulgaire et observait les coutumes des paysans annamites avec une telle aisance qu'on l'eût pris pour un brave Tonkinois, si son visage n'avait trahi l'Européen. Cette simplicité n'empêchait pas les chrétiens de reconnaître en lui l'envoyé de Dieu ; et l'accueil qu'on lui faisait gênait sa modestie autant qu'il consolait sa foi.

Comme s'il voulait jouir d'avance des consolations et des joies que lui réservait l'administration des chrétientés, le P. Nempon trace à sa mère l'itinéraire de sa première course apostolique. « Me voici sur le point de partir. La première
« halte est à quatre lieues d'ici, dans une charmante petite
« île du grand fleuve Rouge, digne, paraît-il, de celle qu'ha-
« bita Robinson Crusoë : elle a nom Trung-ha. Enfin !
« j'aurai le bonheur de conférer le baptême à 40 adultes,
« pauvres pêcheurs dont le filet est le seul gagne-riz (j'allais
« dire gagne-pain). Plus heureux que les poissons du fleuve,
« ils se sont laissés prendre au filet du Sauveur Jésus. J'irai
« ensuite à Lang-tri, autre village du même genre où je
« resterai quinze jours. »

Malgré l'ardeur de ses désirs, le P. Nempon n'était pas sans quelque appréhension à la veille d'exercer ce ministère vraiment apostolique ; non pas qu'il craignît les souffrances, et les fatigues, inhérentes à la vie de district, mais parce qu'il craignait, dans son humilité, de ne pas être à la hauteur de ses nouvelles fonctions. « Heureusement, le bon
« Dieu inspire toujours ses prêtres, reprend-il, et je compte
« sur Lui. C'est un fait d'expérience, qu'au saint tribunal de
« la Pénitence, je trouve aussitôt les termes nécessaires
« pour exprimer ce que je veux dire. J'éprouve cette même
« influence secrète lorsque je fais au peuple « l'aumône de
« la parole évangélique, » pour parler le langage annamite.

« Autant je me défie de moi-même, autant j'ai confiance en Dieu ; c'est ma manière d'administrer. »

Le P. Nempon, n'ayant plus à faire le récit d'une administration qu'il a si bien prévue dans tous ses détails, se contente de la résumer en quatre mots. « Je cours, je baptise, je prêche, je confesse sans trêve, ni relâche : je vous assure que je ne perds pas mon temps. »

Il avait bien le droit de se rendre ce témoignage. Mais hélas ! l'inquiétude de ses confrères n'était pas moins légitime, lorsque, s'effrayant du zèle dévorant de cet ardent apôtre, ils écrivaient aux directeurs de Paris : « Il est à craindre que le P. Nempon ne fasse pas long feu ici. Sa santé délicate demanderait des ménagements que son zèle ne sait pas lui accorder. » Le P. Cosserrat, tout en l'admirant, essayait de modérer son ardeur, afin de ne pas user en pleine sève cet arbre généreux qui promettait déjà d'aussi beaux fruits. Mais son élan était irrésistible : « Que voulez-vous ? observait-il, que voulez-vous ? Nous ne sommes que quarante missionnaires, et nous devons convertir huit millions d'Infidèles et administrer les sacrements à plus de cent cinquante mille chrétiens. Ils sont si fervents au service de Dieu ! Ils sont si heureux de voir leurs missionnaires. Et vous voudriez que je compte avec eux ? Non, non ; c'est impossible. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir en faire d'avantage. »

C'était en effet sa grande douleur. Cette soif ardente du bien et du mieux le rendait impatient et le faisait parfois cruellement souffrir : « Un jour, rapporte le P. Cosserrat, il arrive précipitamment au collège de Hoang-nguyen. A peine était-il assis qu'il me dit brusquement : « Allons, Père, il faut absolument que vous me disiez comment je dois m'y prendre pour réussir auprès de nos Annamites ! Que vous êtes heureux, vous les vieux ! Vous en faites tout ce que vous voulez. Vous êtes au courant de tout. Et moi que puis-je faire ? »

Il avait déjà fait beaucoup, et même il avait fait plus qu'il ne pouvait. L'étude et la pratique de la langue, les soucis de la prédication, les fatigues de l'administration, les séances

prolongées au confessionnal, tous ces pénibles travaux de la vie en district l'avaient complètement épuisé, au point que son évêque dut le rappeler d'abord à Késo, puis à Haroï.

Le P. Nempon se reprochait l'impatience de son zèle et le peu d'économie qu'il avait fait de ses forces : « J'ai commis l'imprudence de me coucher parfois à douze heures de la nuit, et de me lever dès trois heures, écrit-il à un ami. Cela m'a tué, et voilà pourquoi je ne suis plus à Baï-vang. » Et s'excusant sur les exigences de la situation : « Ne vous fâchez pas de ces petites imprudences ; elles étaient quasi-nécessaires. Je vous promets d'être plus sage à l'avenir. »

L'excès de travail fut une des causes de cette première maladie du P. Nempon. Le climat, auquel il payait son tribut, n'y était pas étranger ; mais l'insuffisance et la nouveauté du régime achevèrent surtout de débilitier un corps qui aurait eu le besoin de se soutenir et de se refaire. « Triste régime ! » remarque-t-il simplement, plaisantant sur les caprices de son estomac, « triste régime surtout dans le district. La base de notre nourriture se compose de riz et de poisson. On dit que la « sauce fait le poisson. » Je comprends aujourd'hui toute la vérité de ce proverbe. Dieu vous préserve de jamais goûter de notre saumure fermentée ! Parfois on trouve un morceau de porc ou une aile de poulet étique, car on conserve les belles poules pour avoir des œufs.

« Au moins ils ont des œufs, pensez-vous. C'est vrai ; mais vous ne vous soucieriez guère de les manger tels que le Tonkinois les mange. Il les fait couvrir pendant dix ou douze jours ; alors seulement ils sont à point (1). Le riz cuit à l'eau et le poisson bouilli : voilà en somme les deux plats qui se succèdent sur notre table. L'art culinaire est chose inconnue par ici, ou plutôt, tout le monde naît cui-

(1) C'est la remarque de tous les voyageurs. « Il ne manque pas d'œufs sur le marché, mais pas un seul qui soit frais. Tous habités ! — Enfin, chez un marchand j'en découvre de passables. Le plus joli, c'est que je les ai payés moins cher : un œuf couvé, un sou ! les œufs frais, deux pour un sou ! » (*Le Tour du monde*, 1889. 1er semestre, p. 719. — *Trente mois au Tonkin*, par le DR HOCQUARD).

« sinier. Les Français installés dans les ports et les résiden-
« ces ne souffrent guère de ce régime : ils vivent à l'euro-
« péenne, mais nous en souffrons, nous qui vivons à l'anna-
« mite au milieu des Annamites. Ils sont si heureux, ces
« braves gens, quand je touche à ce qu'ils ont apporté ! Je
« les entends qui se répètent les uns aux autres : « Le Père a
« mangé de tout. » Et quel bel exemple qu'un missionnaire
« faisant table à part comme un grand seigneur qui se ferait
« suivre de toute une batterie de cuisine.

« Parfois je me prends à sourire, quand, assis sur mes
« talons et armé de ma paire de bâtonnets, le bol de riz de
« la main gauche, je saisis habilement un morceau de pois-
« son, et encore une fois quel poisson ! « Il faut manger pour
« vivre » disait Harpagon, et je mange. Ici je ne serais guère
« tenté de « vivre pour manger ! » Il est trop tard pour faire
« la fine bouche. Mon regretté père m'a souvent fait la
« guerre le vendredi, parce que je ne voulais pas manger de
« poisson. J'expie ma gourmandise aujourd'hui. »

Ces sacrifices quotidiens aux mœurs annamites, étaient
d'autant plus méritoires qu'il souffrait beaucoup de l'esto-
mac : « Ne croyez pas que je me plaigne, dit-il, et moins
« encore que je prenne un régime à part. Serions-nous
« leurs missionnaires, si nous n'étions pas mêlés à toute
« leur vie ? »

C'est à l'époque où il est épuisé par ces privations con-
tinuelles et ces travaux incessants, que le P Nempon
conçoit de lui-même les plus humbles sentiments : « Hélas,
« s'écrie-t-il, depuis douze ans je demande à Dieu d'être, non
« pas un missionnaire médiocre, mais un missionnaire fer-
« vent, brûlant de l'amour de Dieu et des âmes ! Déjà une
« année de mission, et quel missionnaire plus médiocre que
« moi ? Je suis sans zèle, et je douterais de mon amour,
« n'était ma présence au Tonkin. »

Sa présence et le début de son apostolat témoignaient
assez de son zèle et de sa charité. Fort de la conscience du
devoir accompli, il écrit à l'un de ses amis ces lignes aussi
franches que généreuses : « Que de fois, cher ami, brisé,
« moulu et couché sur mon plancher, que de fois j'ai rêvé !

« Pauvre France ! Pauvre mère ! Pauvres amis ! Tout est
« fini pour moi !... Je ne regretter rien pourtant, ni le présent,
« ni le passé ; je ne vous regrette même pas, cher ami, vous
« dont j'ai appris à connaître le cœur tendre et compatissant !
« Vous ne serez pas offensé de cette parole, n'est-ce pas, car
« vous savez ce qui me fait parler ainsi. J'aime le bon Dieu,
« c'est pour lui que je suis ici, luttant contre ma faiblesse
« et contre la force de l'Enfer ; et, de même que le soleil
« éclipse la lumière des autres astres, de même aussi un
« amour plus grand l'a emporté sur un amour plus petit.
« J'aime le bon Dieu ; j'ai appris au collège de Notre-Dame
« des Dunes et dans mon catéchisme, qu'il fallait l'aimer de
« tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces et
« par-dessus tout. Oui, par-dessus tout ! Voilà pourquoi j'ai
« eu la cruauté de vous dire adieu, à vous, à ma mère, à la
« France, malgré un amour bien réel et bien vif ; voilà
« pourquoi je ne regrette rien ! Vive Dieu et vive la joie
« toujours et quand même ! »

Depuis un an à peine, le P. Nempon avait pris possession de cette terre du Tonkin, conquise au prix de tant de souffrances et de sacrifices ; et déjà, il se voyait contraint des'éloigner de sa « chère mission, » peut-être pour toujours. En effet, ses supérieurs, justement inquiets au sujet de sa santé, l'envoyèrent à Hong-kong où les Missions étrangères ont établi un *sanatorium* pour leurs prêtres fatigués ou malades. « J'étais anémié, écrit-il simplement, j'avais besoin d'air et de repos. » En réalité, il était atteint de cette maladie de foie que les Européens contractent si facilement dans les pays d'Extrême-Orient. Il souffrait moins pourtant de sa maladie que du douloureux exil auquel il se voyait condamné. « Hélas ! à peine étais-je capable de faire quelque chose, qu'il me faut partir ! C'est bien vite quitter le Tonkin, c'est trop vite. Espérons au moins que ce n'est pas pour longtemps. »

CHAPITRE XIX

SÉJOUR A HONG-KONG. — VOYAGE EN CHINE

La maison de Béthanie à Hong-Kong. — L'accueil du P. Patriat. — Le Panthéon du P. Nempon. — Les attentions délicates du fils et la sollicitude du frère. — Souvenirs du Tonkin. L'œuvre de la Sainte-Enfance. — Appel à ses amis de France. — Excursion à Canton. — Un Chinois fumant l'opium. — Les barrages et la douane. — La cohue du débarquement. La ville flottante. — Récentes épreuves de la mission de Canton. — La cathédrale. Le cimetière catholique ; monument des soldats français. — Douleur patriotique du P. Nempon. — Le vice-roi de Canton. Sa haine contre les chrétiens et les Français. — Retour à Hong-kong. Départ pour le Tonkin.

Le P. Nempon débarqua au port de Victoria, capitale de l'île de Hong-kong, et monta à la procure de la mission, située, selon l'expression pittoresque d'un missionnaire, au « quatrième étage de la ville. » Après s'être reposé quelques heures, il reprit son ascension et gagna le sommet de la colline, pour s'engager dans la belle route ombragée qui conduit au Sanatorium de Béthanie.

Béthanie ! Quel nom pouvait mieux convenir à cette maison où les apôtres de la Chine et du Tonkin viennent se reposer de leurs fatigues et de leurs courses évangéliques ? N'était-ce pas à Béthanie que le Sauveur recevait l'hospitalité touchante que Lazare, Marthe et Marie ménageaient au bon Maître et à ses disciples ?

Une longue colline qui s'élève en étages successifs fait à cette retraite une situation charmante, lui procurant les avantages de l'air des montagnes et la défendant contre la rigueur des vents du Nord. Autour d'elle, de riants villas, cachées au milieu d'un bouquet d'arbres et de verdure, forment un immense jardin, dont les parfums ajoutent au

charme de ce site enchanteur. Plus haut, vers la Chine, ce sont de ravissantes perspectives qui se déroulent dans un lointain horizon et, plus bas, de frais ombrages qui s'avancent jusqu'au bord de la mer, dont les eaux, unies comme celles d'un beau lac, vont baigner les îles du rivage opposé.

La maison de Béthanie était également appropriée à la pieuse et charitable destination qu'on avait voulu lui donner. A l'extérieur, une large verandah, prolongeant la maison au dehors, permettait aux malades de respirer librement sans être incommodés par les feux du soleil. A l'intérieur, les chambres convergeaient vers la chapelle à qui la place d'honneur avait été réservée ; ainsi Jésus était au milieu de ses disciples pour consoler leur exil ou calmer leurs douleurs. La chapelle elle-même avait un sens tout particulier pour ceux qui devaient y venir prier. Autour du chœur se dressaient les statues des douze apôtres, tenant à la main l'insigne de leur dignité ou l'instrument de leur martyre, comme s'ils avaient invité leurs successeurs et leurs frères à les suivre dans la voie de la souffrance, s'ils ne devaient plus les suivre dans les épreuves de la vie ou les travaux de l'apostolat.

Le P. Nempon fut reçu à Béthanie par le P. Patriat, qui lui-même avait fondé quinze années auparavant cette maison, dont il était resté le supérieur. Grâce au dévouement plein de sollicitude de son aimable supérieur, grâce aux soins empressés de ses confrères, le jeune malade ne tarda pas à ressentir les salutaires effets de son séjour à Hongkong.

Le grand air, le repos, la distraction, suffiraient, cette fois au moins, à lui rendre la force et la santé. « Mon devoir ici est de ne rien faire, écrit-il gaiement à un ami, et je vous assure que j'y suis fidèle ; je croirais même que je suis né pour cela, si je n'avais souvenance d'avoir bien travaillé l'année dernière, peut-être même un peu trop. »

Il remplissait le vide de ses journées, soit par de pieuses lectures, ou de doux entretiens avec ses confrères, soit par quelque conversation annamite ou chinoise avec les enfants qui fréquentaient l'école de Béthanie, soit surtout par des

promenades, au jour où il lui fut possible de reprendre ses habitudes d'autrefois. D'abord, il s'aventura sur la terrasse du sanatorium, au milieu des lauriers-roses et parmi les grenadiers en fleurs ; puis, il descendit par des sentiers escarpés, le long des ruisseaux et des cascades, jusqu'au rivage qui s'étend 150 mètres plus bas. Là, il rêvait à la France, au Tonkin, s'imaginant entendre encore le cri des Infidèles qui lui disaient, comme le Macédonien à saint Paul : « Passe donc les mers et viens à notre secours. »

La bonté du P. Patriat procura au convalescent une autre occasion de pieuse distraction et de doux repos « Si nous « avons un harmonium, lui disait un jour le P. Nempon, les « offices seraient plus beaux, et vos malades s'en trouveraient « mieux. Voyez-vous, mon Père, la musique, ça remonte ! — « Que voulez-vous, mon ami, lui répondit le supérieur, on « ne trouve pas d'harmonium à Hong-kong : les Anglais ne « pratiquent guère cet instrument, et puis, nous sommes « trop pauvres ! — Et si j'en découvrais un, répliqua-t-il, si « j'en trouvais un, l'achèteriez-vous ? — Soit, dit le P. Patriat « gagné à l'idée de son jeune confrère. » — Aussitôt le P. Nempon se mit en quête, et il ne tarda pas à découvrir dans un magasin de Hong-kong une sorte de piano-harmonium qu'on avait abandonné depuis plusieurs années déjà. C'était tout ce qu'il demandait. Le marché fut conclu à peu de frais, l'instrument fut réparé, et le P. Nempon entreprit de « remonter » ses confrères et de se « remonter » lui-même.

Jadis, le missionnaire se défendait de rêver : « J'ai autre « chose à faire, » disait-il. Aujourd'hui, qu'il n'a pas à se préoccuper des autres, il peut rêver à son aise, et déjà nous l'avons vu laisser libre carrière à son imagination et à son cœur. « Le souvenir est l'âme de la vie, dit-il, c'est la joie du « cœur, surtout pour un malade. » Et, repassant toutes les « étapes de son adolescence : « Dunkerque, Hazebrouck, « Cambrai m'apparaissent là-bas, dans le lointain, poursuit-il « avec émotion ; c'est le rivage que j'ai quitté et que je « n'aperçois plus qu'à travers la brume. Et pourtant, le sou- « venir des amis que j'y ai rencontrés reste impérissable « dans mon cœur !... Il est dans la vie des heures de tris-

« tesse, d'inquiétude et de souffrance. Peut-on les reprocher
« à un malade ? Alors surtout, il m'est doux de repasser dans
« la mémoire ces années d'innocence, de charité et de vertu
« que nous avons vécu ensemble. A ces heures de solitude
« plus grande, il m'est doux de songer que sur la terre de
« France on ne m'a pas oublié, et que, sur l'autel de quel-
« que paroisse de ma chère Flandre, une prière s'élève vers
« le Seigneur pour le pauvre missionnaire du Tonkin. »

Parfois l'ami fidèle prend son album, et, contemplant
avec bonheur les traits aimés de ceux qu'il ne doit plus revoir :
« Je suis heureux de posséder votre portrait, écrit-il, ce m'est
« une bien grande jouissance, je vous assure. Que de fois
« j'ouvre mon album, (c'est mon Panthéon à moi) pour vous
« voir, vous tous, mes amis d'autrefois, et mes amis d'aujour-
« d'hui ; car la distance n'y fait rien, et toujours nous nous
« aimerons, n'est-ce pas ? Les liens de notre amitié ne seront
« pas même brisé par la mort : on aime encore au ciel ceux
« qu'on a aimés sur terre. C'est moi sans doute qui partirai
« le premier ; comptez sur moi. Je serai plus puissant au-
« près du bon Dieu, et tous en auront profit. »

Le P. Nempon avait eu soin d'écrire à sa mère avant de
quitter sa mission du Tonkin. « C'est la saison d'être fatigué, »
disait-il simplement ; puis, voulant éviter à sa mère tout
sujet d'inquiétude, il ajoutait : « Il y a une éternité que je
« n'ai reçu de vos nouvelles. Je crois que nos lettres se
« perdent. Ne soyez donc pas inquiètes si les courriers ne sont
« pas très réguliers. Ayons confiance. » — Il espérait ainsi
gagner du temps, et pouvoir attendre son retour au Tonkin
pour annoncer à sa mère et sa guérison et sa maladie. Son
séjour à Béthanie se prolongeant au-delà de ses prévisions,
il ne put différer d'avantage. Il écrit donc, et s'efforçant de
détruire la fâcheuse impression qu'aura produite sur sa
mère la vue du timbre et du cachet de Hong-kong. « Oui,
« je suis à Hong-kong, reprend-il gaiement, j'y passe quelques
« semaines de vacances et je profite de mes loisirs pour
« réparer toutes mes négligences en vous envoyant une
« longue lettre. » Il se garde bien de parler de sa santé, et,
cherchant un thème qui fasse diversion au vide des nou

velles, il s'étend longuement sur le pèlerinage que son frère Emile vient d'accomplir en reconnaissance de la guérison obtenue par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes. « Sois toujours un digne enfant de Marie, lui dit-il, car tu l'es, et de nom et de fait. C'est le vœu le plus cher à mon cœur. »

A cette même époque, un de ses compatriotes du diocèse de Cambrai vint à Hong kong où il s'arrêta quelques jours avant de reprendre le paquebot qui devait le conduire en sa mission de Chine, lui et les lazaristes, ses confrères. « Vous devinez si nous avons parlé du pays, écrit le P. Nempon, de la Flandre, de Dunkerque, des anciens condisciples d'Hazebrouck et Cambrai, et aussi de la Chine où ces pieux missionnaires vont affirmer, étendre le règne de Jésus-Christ par leur prédication, leur exemple, leurs souffrances et leur martyre peut-être, car les provinces qui leur sont échues sont plus spécialement éprouvées par la persécution. Heureux est leur sort ! »

Le P. Nempon n'eut pas consenti pourtant à suivre son ami en Chine : il aspire, au contraire, plus que jamais à reprendre sa place au Tonkin auquel il a voué un amour éternel. Il gémit de l'impuissance à laquelle il est encore réduit, et, pour suppléer à ce qu'il ne peut faire lui-même, il excite le zèle ou sollicite la générosité de ses amis de France en faveur de la grande œuvre des Missions. L'un de ses anciens condisciples, devenu professeur, lui avait écrit que ses élèves s'intéressaient vivement à la Sainte-Enfance. « Qu'ils continuent à l'aimer ! répond-il. S'ils savent aimer aujourd'hui la Sainte Enfance, plus tard ils sauront se dévouer à toutes les œuvres catholiques, auxquelles on ne peut rester étranger si l'on conserve au cœur quelque amour de Jésus-Christ et des âmes. L'année dernière la Sainte Enfance a ouvert le ciel à 150,000 petits chrétiens par le seul ministère de nos confrères des Missions ; et, dans le seul Tonkin occidental, le baptême a été administré à plus de 37,000 enfants. Le Tonkin n'est pourtant pas la terre classique de la Sainte Enfance : cette gloire appartient à la Chine. Les aumônes de nos jeunes associés servent à entretenir nos deux asiles de Nam-dinh et de Hanoï, où les

« enfants abandonnés sont reçus aux frais de la Mission et élevés pour la France et pour l'Église, sous la garde de quelques bonnes servantes du Seigneur, qui leur consacrent leur vieille expérience et leurs dernières forces.

« Pauvres enfants ! gémit le P. Nempon ; mais non, reprend-il aussitôt, ils ne sont pas pauvres, puisqu'ils sont les héritiers de ces milliers d'enfants aux blonds cheveux et aux joues roses qui savent faire le sacrifice d'une douleur, d'un jouet, pour réserver une aumône à leurs petits frères de la Chine et du Tonkin ! Pauvres demeures que nos maisons hospitalières, avec leurs misérables colonnes en bois tordu, leurs murailles de terre et leur toit de feuilles sèches ! ou plutôt, riches palais, temples de la charité, asile de tout ce qu'il y a de plus innocent et de plus aimable en ce monde, l'enfance pieuse, l'enfance abandonnée ! »

Le P. Nempon fait également appel à la générosité de jeunes séminaristes ou d'anciens condisciples qu'il sait disposés à se sacrifier eux-mêmes pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Plusieurs témoignent avoir été ranimés dans leur vocation ou leur ferveur par les lettres qu'ils reçurent de lui à cet époque. Il se serait bien gardé pourtant de peser en aucune façon sur leur volonté et de prévenir pour eux le choix de la Providence. « Ne songez plus aux païens de la Chine et du Tonkin, écrit-il à l'un de ses meilleurs amis ; ce n'est pas votre place. Usez de toute votre énergie pour convertir les chrétiens paganisés de notre France. » — « Restez en France, écrit-il à un autre. Quel bien vous y ferez avec votre âme d'apôtre ! C'est cela. Je travaillerai au Tonkin, vous travaillerez en France : tous deux nous aurons nos misères, nos travaux, nos mérites ; et, au ciel, nous nous retrouverons pour nous aimer en Dieu sans plus jamais avoir à nous séparer. »

Les correspondants du P. Nempon l'accablaient de questions sur la situation politique et militaire du Tonkin, cherchant à se faire une idée de la réalité des choses à travers les exagérations et les mensonges des journaux. Le missionnaire répond avec cette réserve sage et discrète que nous lui

avons vu garder dès son arrivée en mission. « Vous me parlez toujours de politique, dit-il, vous prétendez que j'en parlerais en connaissance de cause... Mais non ! je vous en prie, laissons ce sujet brûlant, et parlons plutôt des Missions, car il n'y a pour moi qu'un parti, celui des âmes qui est celui de Dieu. »

Le P. Nempon ne restait pourtant pas étranger aux graves événements qui s'accomplissaient au Tonkin, et moins encore aux épreuves par lesquelles passaient ces malheureux chrétiens. Il les suivait avec une douce compassion. « Notre position n'est pas brillante, écrit-il au mois d'octobre ; elle est même triste, quoiqu'en disent les dépêches de M. Paul Bert. Au Nord, les pirates et les Pavillons Noirs, au Sud, les Annamites révoltés cent chrétientés ont été ruinées, et plus de 2,000 chrétiens tués dans la province de Thanh-hoa ; les autres se sont réfugiés auprès des Français, sans une sapèque, sans un grain de riz. Que le bon Dieu jette sur ces pauvres chrétiens un regard d'amour et de miséricorde, et que les 30,000 martyrs du Binh-dinh obtiennent la paix pour leurs malheureux compatriotes ! Pauvre Annam ! depuis le jour de son premier baptême, combien compte-t-il d'années de paix ? que de sang versé ! que de martyrs ! » Le généreux apôtre en souffrait d'autant plus qu'il était incapable de témoigner à ses chers Tonkinois autre chose qu'une vaine et stérile pitié. « Priez pour moi, ajoute-t-il, afin que je m'en retourne bientôt à mon poste, afin que je sois à la hauteur de ma vocation, prêt à donner ma vie le jour où le bon Dieu la réclamerait. »

Le missionnaire du Tonkin profita de son passage à Hong-kong pour rendre visite à ses confrères de Chine.

Au mois de septembre, il prit place sur le « *Honan* » qui fait le service entre Hong-kong et Canton, « le Pékin du Sud, la Babylone de l'Empire du fils du Ciel, afin de voir de vrais Chinois, non plus des Chinois de paravent ou d'éventail, ni même des Chinois dépaysés dans une colonie comme Hong-kong, Saïgon et Hanoï, mais de vrais Chinois de Chine, dans tout ce qu'ils ont de plus furieusement chinois. » Il avait pour compagnon le provicaire de la Birmanie septentrionale.

Notre voyageur n'attendit pas d'être arrivé sur le continent pour faire ce qu'il appelle ses « Etudes humoristiques. » Le nom est bien choisi, car il apporte dans ses observations un ton de critique qui contraste avec l'indulgence qu'il témoigne à ses ouailles du Tonkin. La première description qu'il nous offre est le portrait du Chinois s'enivrant d'opium. « Ils étaient donc là ces riches Chinois de l'Empire du « Milieu, mollement étendus sur leurs nattes. Que faire sur « un navire quand on est Chinois, sinon fumer l'âcre opium ? » — « Misérable opium ! » reprend le P. Nempon qui ne comprend pas qu'on puisse venir en Chine pour faire mal aux Chinois, alors que lui et les siens ne songent qu'à leur procurer le bonheur, « oui, misérable opium ! Il faut avoir vu « fumer l'opium, et constaté « *de visu* » ses tristes effets « pour en concevoir une profonde horreur. Les Sybarites, « couchés sur leurs lits de roses, ne jouissaient pas autant « qu'un fumeur d'opium. Il est là sur le flanc !... Bientôt sa « longue robe le gêne, et il s'en débarrasse pour laisser voir « des vêtements, souvent déguenillés, que la robe avait « mission de cacher. La plupart de ces Chinois sont des « sépulcres blanchis, ou, pour y mettre un peu de couleur « locale, « une laque lustrant un bois pourri. » Le voilà donc « notre fumeur en habit de boudoir. Il pose à ses côtés un « plateau, sur lequel se trouve un vase qui renferme l'affreux « opium ainsi que tout l'attirail d'épingles, d'aiguilles, de cro- « chets dont chacun a sa destination particulière. Le plus riche « morceau de toute cette collection, le plus cher au fumeur, « est sans contredit la pipe. On aime sa pipe en France, « mais en Chine on l'adore. Il est vrai qu'on adore beaucoup « de choses. Cette pipe est ordinairement une jolie tige de « bois précieux ornée de plaques d'argent ou d'ivoire ciselés, « et munie d'un godet destiné à recevoir l'opium.

« Après s'être couché et avoir disposé tous ses instruments, « le fumeur saisit une épingle très mince et très longue, la « plonge dans le petit vase, et en retire une sorte de boule ; « puis, tenant la pipe d'une main, et de l'autre, chauffant la « boule d'opium au-dessus de la flamme d'une lampe, il pro- « cède à la plus délicate des opérations : car l'opium sera

« plus ou moins agréable, selon qu'il sera ou non chauffé
« bien à point. Au moment propice, il introduit la petite
« boule dans le godet de la pipe et aspire enfin la bienfai-
« sante fumée. Il reprend plusieurs fois ce même manège,
« jusqu'à ce qu'il s'affaisse nonchalamment, abandonnant
« la pipe qui lui échappe des mains, pour goûter les effets
« de son narcotique. C'est, dit-on, une jouissance à nulle
« autre seconde : on voit tout en or, on bâtit des châteaux
« en Espagne ou ailleurs, etc., etc. C'est possible. Quant à
« moi, je n'en sais rien ; et tout ce que je sais pour l'avoir
« vu, de mes yeux vu, c'est que rien ne ressemble plus à une
« stupide brute qu'un Chinois fumant l'opium. Bientôt je
« fus pris d'un tel dégoût que je laissai les fils du Ciel rêver
« à leur aise, et montai sur le pont pour y respirer un air
« plus pur.

« En approchant du continent chinois, nous distinguons
« parfaitement les eaux du fleuve Jaune qui ne se mêlent
« que bien loin aux flots azurés de l'océan. Vous pouvez me
« croire sur parole, le fleuve Jaune mérite son nom ; il est
« bien de la couleur impériale, si appréciée des Chinois et
« si peu recherchée en France. »

Vers midi, le *Honan*, remontant le cours du fleuve, passa
devant les travaux de tous genres, canons, batteries, case-
mates, que les Chinois ont accumulés à l'adresse des Fran-
çais et des Anglais. « Elles paraissent formidables, les for-
« tifications de Bouca-tigris, remarque le P. Nempon, et
« pourtant, elles sont bien peu sérieuses, dit-on, car les canons
« chinois, tous renfermés dans une étroite embrasure, ne
« pivotent que sur un rayon très restreint. Un vaisseau
« lancé à toute vitesse n'essuierait qu'une seule fois le feu
« de chaque batterie, et, dès son entrée dans le fleuve, il
« n'aurait plus rien à redouter. L'intention des Chinois n'en
« est pas moins évidente : ils ne veulent à aucun prix revoir
« les Français chez eux. Jugez-en par ce nouveau trait. Au-
« dessus de Bouca-tigris, le fleuve se partage en deux bran-
« ches qui toutes deux mènent à la ville. Les Chinois ont
« coulé des barques dans la plus large et la plus profonde
« des deux branches, sacrifiant jusqu'aux commodités du

« commerce à la crainte de laisser jamais pénétrer chez eux
« un navire européen.—Mais voici qui est également chinois
« et français, s'interrompt notre voyageur, ou mieux, plus
« chinois que français : la douane. Les Anglais sont char-
« gés de la percevoir, toutefois les profits en reviennent au
« gouvernement de Pékin. Vraie plaie de la Chine que la
« douane ! Chaque mandarin en établit une sur son terri-
« toire, ménageant ainsi toutes sortes de surprises à ceux
« qui voyagent sur les fleuves ou les rivières du Cél
« Empire. Que voulez-vous ? On paie pour être mandarin,
« et l'on n'émerge pas au budget de l'Etat : à chacun de
« pourvoir à sa petite fortune. »

Après avoir subi la visite de la douane, le *Honan* reprend sa marche et arrive à Canton vers quatre heures de l'après-midi. « Alors se renouvelle en grand la cohue de tous les débarquements. Une foule énorme de Chinois, dont tout le vêtement consiste en un pantalon très haut retroussé, sont là postés qui attendent l'arrivée du « steamer. » Dès que le bateau laisse tomber ses échelles, ils font invasion sur le pont, et, en un clin d'œil, le « *Honan* » est débarrassé de tous ses bagages. Gare alors à celui qui oublie de surveiller ou néglige de défendre sa propriété : cent mains s'emparent des malles, des valises, et c'est à qui les emportera. La situation est d'autant plus difficile, que de l'autre côté du bateau, se pressent et s'entre-choquent des myriades de barques, qui se disputent et s'arrachent ceux qui doivent traverser le fleuve pour gagner l'autre rive. Mais je renonce à décrire pareille bagarre. C'est indescriptible. »

Le P. Nempon suivait ce spectacle avec d'autant plus d'intérêt qu'il n'avait pas à craindre d'être victime de ces commissionnaires trop empressés. Le vicaire apostolique avait envoyé un catéchiste au devant de ses visiteurs. Celui-ci déclina son nom et ses titres, il s'appelait Cromwell. « Quoi qu'il en soit de ce nom étrange que je ne m'attendais guère à rencontrer en Chine, Cromwell se montra très serviable. Il choisit une barque, et tous trois nous voguâmes sur le grand Fleuve à travers une ville flottante, curieux mélange de bateaux-hôtels, de bateaux-fleur, de bateaux-thé

« et bateaux-maisons. Ces barques, placées les unes à côté
« des autres, forment de véritables rues, droites comme celles
« qui sont tirées au cordeau dans nos villes de France. On
« passe à son aise sur l'avant et l'arrière de ces barques ; et
« je vous assure, » ajoute le P. Nempon songeant à son cher
Dunkerque, « que dans ces rues là il y a plus d'animation
« et de presse que dans la « rue des Capucins » ou « de l'Église, »
« aux plus beaux jours de fête. Néanmoins je préférerais la
« rue des Capucins. »

Sous la conduite de leur guide, nos voyageurs arrivèrent
à la résidence de Mgr Chausse où ils rencontrèrent le consul
de France. « Il est décoré, et il ne l'a pas volé, remarque
« le P. Nempon, car lors de l'affaire de Fou-tchéou, c'est lui
« qui porta aux Chinois l'ultimatum de l'amiral Courbet :
« commission très périlleuse en Chine et qui a déjà coûté la
« vie à plus d'un ambassadeur. »

Le vicaire apostolique et ses missionnaires firent à leurs
confrères un accueil aussi simple que cordial. La soirée fut
consacrée au récit des épreuves de cette chère mission de
Canton, qui la première eut à souffrir de la fureur des
Chinois, lors de notre expédition du Tonkin.

« L'amiral Courbet venait de bombarder Fou-tchéou et
« de prendre Kelung. L'émotion causée par la victoire des
« Français se répandit en Chine avec la rapidité de la foudre.
« Le peuple se rua contre les établissements de la Mission ;
« le gouverneur militaire, le tao-tai, le préfet ordonnèrent
« aux missionnaires de quitter la ville dans les vingt-quatre
« heures : « Quant à vos maisons et à votre mobilier, ajou-
« tèvent-ils, nous y veillerons. » Aux prières réitérées de
« Mgr Chausse, le consul anglais répondit : « Vous êtes un
« péril pour nous ; si les mandarins vous réclament, nous
« vous laisserons prendre (1). » Et les chrétiens furent
impitoyablement chassés de la province : « Allez avec vos
« amis les Français, leur disait-on. »

Du fond de son séminaire de Paris, le P. Nempon avait

(1) *La Société des Missions étrangères, pendant la guerre du Tonkin*, p.
21.

pris sa part de l'épreuve de ses confrères. « Les journaux
« ont dit que les missionnaires, leur évêque en tête, avaient
« dû se réfugier à Hong-kong, écrivait-il le 22 septembre
« 1884 ; mais ce qu'ils n'ont pas dit, c'est que 6,000 chrétiens
« ont été obligés de les suivre ; oui 6,000 chrétiens, pauvres
« comme Job, sans foyer, sans vêtements, sans riz. Et ce
« sont les missionnaires, ruinés eux-mêmes et fugitifs, qui
« doivent nourrir ces pauvres affamés. O chrétiens de France,
« si pour pratiquer votre religion, vous deviez faire le
« dixième de ce que font nos pauvres néophytes de l'Extrême-
« Orient, combien de vous resteraient chrétiens ? »

Le jeune sous-diacre, devenu missionnaire, sentait s'accroître sa pitié à l'aspect des ruines de cette mission désolée

Les biens sur lesquels les mandarins avaient promis de veiller, étaient perdus à tout jamais ; le grand séminaire, Fêvêché, la plupart des maisons et des chapelles avaient été incendiées. seul, un orphelinat, conservé par miracle, servait à la fois de résidence, de séminaire et de procure.

Le lendemain le P. Nempon visita la cathédrale qui avait aussi été épargnée lors du pillage de 1884. « On a pensé que
« les Chinois l'avaient respectée par crainte de représailles. .
« Je crois qu'ils ont plutôt songé à conserver à leur ville un
« monument qui fait sa beauté. Elle est en effet du plus pur
« gothique, et capable de soutenir la comparaison avec nos
« belles églises ogivales de France. Ses deux flèches s'élèvent
« à une grande hauteur au-dessus des maisons, et font un
« curieux effet de contraste avec le style ordinaire des constructions chinoises. Elle fut construite par Mgr Guillemain,
« prédécesseur de Mgr Chausse. Le vice-roi lui-même poussa
« la déférence jusqu'à assister à la pose de la première pierre,
« qui eut lieu le 8 décembre 1863. Napoléon III avait pris
« une grande part aux frais de cet édifice, qui devait, (il
« l'espérait du moins), consacrer l'influence française en
« Chine et relever son propre prestige.

« Hélas ! ce prestige est bien tombé, poursuit le P. Nempon ; et si les Chinois n'ont pas détruit la cathédrale des Français, en revanche, ils ont prodigué l'insulte et l'outrage à un autre monument également consacré par la

« religion et la patrie. » Lors de l'expédition de Chine, en 1857, trois cents soldats français avaient trouvé la mort dans cette guerre lointaine et avaient été ensevelis aux environs de la ville. Comme les Chinois déterraient leurs cadavres pour s'en faire un trophée dont ils touchaient le prix, Mgr Guillemin fit l'acquisition d'un nouveau cimetière, digne de ces braves et digne de la France. Il éleva à la mémoire de nos soldats un monument, qui, au témoignage du P. Nempon, n'eut pas été déplacé « parmi les plus beaux du « Père-Lachaise ou du cimetière Montparnasse. » C'était un édicule ogival, en granit, dont la flèche avait 30 pieds de hauteur. Un ange en bronze, la main gauche appuyée sur la croix, et la droite présentant la palme de l'immortalité, semblait veiller sur les ossements qui reposaient dans le caveau funèbre. Autour du monument, les tombeaux des chrétiens indigènes étaient étagés en amphithéâtre. Ce cimetière, aux allées mystérieuses, au sombre feuillage, avait un caractère essentiellement religieux et faisait l'admiration des païens eux-mêmes, si fiers pourtant du culte qu'ils rendent à leurs morts.

« Eh bien ! tout cela est détruit à l'heure qu'il est, remarque le P. Nempon. La statue en bronze de l'archange Saint Michel, élevée sur le tombeau des soldats français, est renversée ; plus d'allées qui conduisent aux tombeaux ; plus de verdure, plus de feuillage. Seule la croix de granit domine ce champ de ruines. Les Chinois ont pillé la chapelle, renversé les monuments, brisé les pierres sépulcrales, dispersé les ossements. Le caveau du consul français a été plus particulièrement saccagé. Triste spectacle qui serre le cœur du français autant que du chrétien !

« Voilà l'outrage ! Et cet outrage, poursuit le P. Nempon dans une indignation généreuse et patriotique, cet outrage à la tombe de nos soldats, le plus sanglant que puisse imaginer un Chinois, cet outrage est resté impuni. On laisse les choses telles quelles, pour notre honte à nous Français, et pour le triomphe insolent des Chinois. A leurs yeux, nous sommes déshonorés, ou, pour employer leur

« expression, « *nous avons perdu la face* ; » et rien n'est plus « méprisé en Chine que celui qui « *perdu la face*. »

« Nous nous agenouillâmes sur la tombe des soldats, « reprend le pieux missionnaire. Oh ! la prière fervente qui « sort du cœur, ému à la fois par une patriotique douleur et « par un sentiment de piété chrétienne. Le bon Dieu, je l'es- « père, nous aura entendus, et, un jour, le cimetière français « de Canton redeviendra ce qu'il était, c'est-à-dire, un lieu « où l'on rêve à la France grande et glorieuse, et non à la « France abaissée, avilie ! Que Dieu ait l'âme de ceux qui « reposent si loin de la patrie, à l'ombre de cette croix qui « domine encore leur tombe ! »

Si le P. Nempon était ému d'une tendre et douce pitié pour ces morts insultés jusque dans le repos de la tombe, il était pénétré d'une égale indignation vis-à-vis des auteurs d'un crime aussi abominable, et surtout vis-à-vis de celui qui inspira ces atrocités ou tout au moins y applaudit avec une joie féroce. « Le vice-roi de Canton règne sur les « 36 millions d'habitants de ses deux provinces avec non « moins d'assurance et d'autocratie qu'un Louis XIV sur la « France, ou qu'un César-Auguste sur le monde. Les der- « nières événements ont assez montré s'il hait les chrétiens. « Son antipathie pour la France est tout aussi manifeste. « C'est lui qui souleva toutes les difficultés que nous avons « rencontrées de la part des soi-disant Pavillons-Noirs ; il « nous fit même la guerre de ses propres ressources, car, en « Chine, il est prescrit à tout vice-roi de défendre sa provin- « ce et d'agir sans recourir au gouvernement central de « Pékin. On dit que pour payer les dettes contractées à cette « occasion, il songe à mettre à contribution les deux cents « plus riches familles de Canton. Au point de vue « fiscal, païens et chrétiens se valent : ce sont pour lui gens « taillables et corvéables à merci. Aussi, ce potentat est-il « généralement détesté, si l'on excepte quelques courtisans, « prêts à lui donner le coup de pied de l'âne au jour de sa « déchéance. »

La méchanceté du vice-roi n'est égalée que par sa four-berie. Témoin l'anecdote suivante que le P. Nempon déclara-

re très authentique : « Dans le but de susciter de nouveaux
« obstacles à la marine européenne, il avait construit un
« troisième barrage sur le fleuve qui mène à Canton. Les
« consuls protestèrent. Ce fut en vain. Le consul anglais
« crut arriver plus sûrement à ses fins par la diplomatie et
« la persuasion. — « Votre barrage est défectueux, fit-il
« observer au vice-roi ; il ne tiendrait pas un instant. » —
« Ah ! il est défectueux, répliqua celui-ci. Oh ! que vous
« êtes savants, vous autres Européens, vous voyez aussitôt
« le défaut des choses. Mais en quoi est-il donc défectueux ? »
« — Le consul avait la carte du barrage. Il l'étale complai-
« samment et fait constater les imperfections du travail. —
« Oh ! que vous avez de l'esprit, vous autres Européens !
« reprend le vice-roi. Oui, vous avez raison : ce barrage est
« inutile et je vais le détruire. Laissez-moi seulement votre
« carte afin que je puisse convaincre mes officiers. » —
« Tandis que le consul se félicite du service qu'il croit avoir
« rendu à l'Angleterre et à l'Europe entière, le vice-roi ras-
« semble ses chefs militaires : « Votre barrage est mal
« fait, dit-il, il y reste des points faibles qui sont relevés sur
« cette carte. Prenez-en copie, et corrigez aussitôt votre
« œuvre. » Ce qui fut fait dans la nuit même. Le lendemain
« le consul anglais eut à se repentir du triomphe inespéré
« de son éloquence et de sa diplomatie. Les autres consuls,
« furieux, adressèrent des observations et des mémoires à
« la cour de Pékin, mais le barrage existe toujours.

“ Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.”

remarque notre voyageur, et il finit brusquement sa « lettre
« chinoise. » « Que voulez-vous, dit-il, à parler des Chinois
« je me fatigue, ce qui n'arriverait pas si je parlais des Tou-
« kinois. »

Le P. Nempon nous avait promis une petite étude sur les
Chinois de la province de Canton, réputés pour « leur tur-
« bulence, leur effronterie et leur haine sauvage des Euro-
« péens ; sur la condition de la femme et des enfants dans

« le pays de Chine ; » mais dans l'intervalle, sa santé s'est refaite, et il profite du premier courrier pour regagner le Tonkin où il n'aura plus le loisir de faire des « Etudes humoristiques. » « Je me sens fort, tres fort même, écrit-il « au mois d'octobre, je suis tout prêt à traverser le golfe du « Tonkin pour me rendre à Hanoï. » Et quelques jours après, le 2 novembre 1886, il quittait Hong-kong, et bientôt débarquait à Haïphong d'où il fut à Hanoï chercher les ordres de son évêque.

(A suivre).

FLEURS DE CORÉE

PAR UN MISSIONNAIRE

De la Congrégation des Missions Etrangères (1)

(Suite)

(Les Missions Catholiques)

CHAPITRE VIII

UNE FAMILLE DE MARTYRS

Jam non dicam vos servos. Vos autem dixi amicos.

S. JOAN, XV. 15.

Lorsqu'il plut à la Providence d'envoyer des pasteurs à la Corée, ils trouvèrent de précieux auxiliaires dans les premiers disciples qu'ils formèrent. Quelques-uns de ces néophytes se distinguèrent par un zèle et une fidélité à toute épreuve. Attachés, sur la terre, à leurs maîtres spirituels par les liens de la foi et du dévouement, ils partagèrent jusqu'au bout leurs travaux et leurs souffrances et il est difficile de célébrer la gloire des premiers sans évoquer la mémoire des seconds.

Dès qu'on parla du christianisme en Corée, un médecin célèbre, du nom de Tieng, noble d'origine, suivit de près le

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*. No 56, p. 482, juin 1896 ; No 57, p. 217, octobre 1895 ; No 58, p. 346, février 1896 ; No 59, p. 482, juin 1896.

mouvement des esprits vers cette religion nouvelle. Afin d'être plus libre de satisfaire ses aspirations et son goût pour l'étude, il renonça à sa profession et à l'espoir des dignités. Cependant l'audace de Piek-I le scandalisa et il s'éloigna de cet imprudent novateur. Il continua d'étudier avec soin et persévérance, et, reconnaissant la vérité du christianisme, au bout de cinq années de recherches, il se fit baptiser. A l'imitation du grand évêque d'Hippone, dont il avait connu les longues hésitations et qu'il choisit à son baptême pour patron, Augustin Tieng se consacra tout entier aux intérêts de la religion. Il communiqua ses sentiments aux personnes de sa maison et prit un soin spécial de l'éducation chrétienne de son fils. Sa femme, Cécile Niou, qu'il épousa en secondes noces, était digne de lui par ses qualités et ses vertus.

Le martyr Alexandre Hoang, ami intime d'Augustin, a laissé dans ses Mémoires un éloge pompeux de cet homme de bien.

« Partout, dit-il, à cheval ou en bateau, Augustin méditait sur les mystères de la religion. S'il rencontrait des ignorants, il mettait tous ses soins à les instruire, et quelque fatigué qu'il fût, on ne voyait en lui ni paresse, ni ennui à le faire. Il composa en coréen, sur les principaux articles de la foi, deux livres, dans lesquels il réunit tout ce qu'il en avait appris. Grâce à la précision admirable de son esprit et à sa parole claire et simple, il fortifiait la foi et échauffait la charité dans le cœur de tous. »

Le P. T'siou le nomma président de la confrérie de l'Instruction chrétienne et son zèle pour la religion qui le distinguait entre tous devait nécessairement le désigner à la haine spéciale de ses ennemis. Un accident, qui arriva au porteur d'une caisse appartenant au prêtre, fut la cause de son arrestation. Afin de déguiser la forme de cette boîte, cet homme l'avait entourée de branches d'arbre ; mais le volume et l'étrangeté du fardeau attirèrent l'attention d'un agent de la police. Il conduisit le porteur devant le mandarin ; la vue d'objets et d'ornements sacrés dont cette boîte était remplie causa une vive surprise dans le prétoire.

Augustin, compromis par les révélations du porteur, fut jeté en prison avec deux de ses frères. Ceux-ci, bien que chrétiens sincères, étaient loin d'avoir sa générosité. Effrayés par les menaces de supplices épouvantables, ils fermèrent l'oreille aux courageuses exhortations d'Augustin et, par une apostasie extérieure, ils purent, cette fois, sauver leur vie et partirent pour un exil perpétuel. Peu de temps après cependant, l'un d'eux, après avoir travaillé par ses écrits à l'apologie de la religion, eut le bonheur de laver dans son sang son apostasie passagère.

Augustin Tieng demeura ferme dans les tortures et fut condamné à mort. Ses derniers moments couronnèrent dignement une si sainte vie. Marchant au supplice avec joie, il s'efforçait d'imiter Notre-Seigneur dans les circonstances de sa Passion, et il voulut même, comme Lui, demander un peu d'eau pour étancher sa soif, il s'écria :

« Le Seigneur suprême du ciel vous a créés et vous conserve. Tous, vous devez vous convertir à votre premier principe. De grâce, n'en faites point follement le sujet de vos railleries. Oui, ce supplice que vous regardez comme une honte et un opprobre, pour moi, deviendra un sujet d'éternelle gloire. »

Il fut interrompu par le bourreau qui lui commanda de poser sa tête sur le billot. Il voulut se placer de façon à avoir les yeux tournés en haut.

« — Il vaut mieux mourir, dit-il, en regardant le ciel qu'en regardant la terre. »

L'exécuteur, tremblant devant cette victime si forte en face de la mort, le frappa d'une main mal assurée et lui fit une horrible blessure au cou. Augustin se redressa, fit un grand signe de croix et, remettant sa tête sur le billot, reçut le coup mortel ; c'était le 8 avril 1801. Il n'avait que quarante-deux ans.

* * *

Son fils Charles avait fait son possible pour adoucir les rigueurs de la prison de son père. C'était l'époque où les persécuteurs, assurés de la présence en Corée d'un prêtre

étranger, employaient tous les moyens pour le découvrir.

Les satellites de la prison offrirent à Charles la liberté de son père, s'il voulait trahir le P. T'siou. La foi du jeune homme triompha de sa piété filiale et il refusa de parler. Furieux de ce silence, les juges le firent mettre à la torture et jeter en prison. Il y avait à peine un mois que son père avait consommé son martyre que Charles à son tour payait de sa tête sa fidélité à la religion. Il n'avait que vingt ans.

Augustin laissait une veuve avec trois petits enfants, et Charles en laissait une aussi avec un jeune fils. Tous leurs biens furent confisqués et, sans l'assistance d'un homme du peuple, qui fut touché de leur misère, les survivants de cette noble famille seraient morts de faim.

* * *

Parmis les enfants d'Augustin, un fils nommé Paul sembla hériter du courage et des vertus de son père et de son frère aîné. Avec l'âge il devint le soutien de sa famille et, malgré les dangers, malgré les reproches et les sarcasmes de ses proches devenus apostats ou restés païens, il persista dans les pratiques chrétiennes de son enfance.

Son unique souci était de bien connaître la religion et ses devoirs, ce qui était très difficile alors, à cause de l'impossibilité de se mettre en relation avec les néophytes dispersés par la persécution. Il apprit la retraite d'un fervent chrétien nommé Justin T'sio exilé pour la foi et il résolut d'aller le visiter. C'était un voyage de cent lieues, à faire à pied, seul, sans guide et sans argent. Comptant sur Dieu et sur sa force physique, il entreprit ce long et périlleux voyage.

Justin T'sio accueillit avec empressement le jeune homme et lui enseigna à lire et à écrire en chinois, en même temps qu'il achevait son instruction religieuse. Paul nourrissait déjà de grands projets malgré sa pauvreté et son isolement. Le P. T'siou était mort. Au milieu du désarroi où sa mort et celle des principaux chrétiens avait jeté l'église

de Corée, il était absolument nécessaire de relier les rapports d'autrefois avec la Chine. Se souvenant des exemples de son courageux père, Paul croyait de son devoir d'aller implorer des prêtres pour son pays auprès de l'évêque de Pékin.

Justin T'sio l'encouragea dans son projet, et quelques mois après, avec les secours que lui avait donnés la charité de quelques chrétiens fervents, il entreprit cette longue expédition. Cachant d'abord sa noble origine, il commença par obtenir une place de domestique d'ambassade afin de profiter de son séjour à Pékin pour voir l'évêque et les prêtres et former avec eux des projets pour un avenir plus favorable. Il fit plusieurs fois sans aucun succès de long voyage ; mais il avait du moins le bonheur de recevoir les sacrements et de retremper son courage. De là-bas aussi il rapportait des paroles de consolation à ses frères infortunés pour les aider à attendre des jours meilleurs. Quoiqu'il n'eût que vingt ans alors, comme il payait de sa personne et qu'il avait de grandes qualités, il se trouva peu à peu et naturellement à la tête des chrétiens de l'Église de Corée.

Un savant interprète de l'ambassade devint bientôt pour lui un précieux auxiliaire dans ces voyages annuels. Il s'était adonné avec passion à l'étude des philosophes chinois, croyant trouver dans leurs livres des réponses satisfaisantes au doute de son esprit. Un jour qu'il regardait par hasard des feuilles de papier qui tapissaient le fond d'une boîte, il lut, écrits en chinois, certains mots étranges « ... âme spirituelle..., âme sensitive..., âme végétative... », qui piquèrent sa curiosité. Il se met à décoller avec précaution toutes ces feuilles, et y reconnaît les lambeaux d'un livre chrétien sur l'âme et sur sa fin. Soupçonnant la vérité, il s'adressa sans détour à quelques chrétiens qui complétèrent sa découverte et le convertirent à la foi. Paul Tieng le pressa alors de l'accompagner à Pékin et de solliciter pour lui-même la place d'interprète d'ambassade. Dès lors il eut dans cet ami un protecteur officiel, et ces démarches étaient davantage à l'abri des soupçons.

Le fervent catéchumène reçut le baptême à Pékin et prit

nom d'Augustin. Il pressa, lui aussi, l'évêque d'envoyer au secours de l'église de Corée, et il adressa même une longue supplique au Père commun des fidèles.

Peu après, un valet d'ambassade, Charles T'sio, se convertit aussi, et malgré son obscure origine et son manque d'éducation, il fut d'un grand secours aux deux amis par le zèle et le désintéressement qu'il apporta à les seconder. Pendant plus de vingt ans, Paul Tieng, seul ou avec ses deux amis, recommença ce long voyage de Pékin et sans se décourager par ses précédents insuccès, renouvela bien des fois ces tentatives infructueuses. Enfin en 1836, il eut la joie d'introduire M. Maubant et de le guider lui-même à travers les douanes et les postes de soldats de la frontière. L'année suivante M. Chastan se confiait de nouveau à sa prudence pour l'aider à entrer en Corée.

« — Pourriez-vous, lui dit Paul, porter un petit paquet ? »

« — Sans doute, reprit gaiement le missionnaire ; que de fois ne l'ai-je pas fait ? »

Quelques instants après, couvert d'habits sales et grossiers, courbé sous un fardeau, M. Chastan suivait à pieds, comme un pauvre, ses fidèles courriers. La frontière fut franchie sans encombre et, grâce à ce stratagème, le missionnaire put bientôt goûter l'hospitalité et le repos dans une maison coréenne.

* * *

Cette même année 1837, Paul retourna encore en Chine au-devant de Mgr Imbert. Quelle joie n'eut-il point en recevant la bénédiction de ce prélat, ange visible que Dieu envoyait enfin à cette pauvre Église de Corée. Paul redoubla d'adresse et de prudence aux passages dangereux. Par une nuit de décembre, l'évêque franchit le fleuve gelé, et grâce au froid et à la nuit sombre, il arriva, avec les mêmes émotions que ces prédécesseurs, à une pauvre auberge, où il sut tomber malade très adroitement pour éviter les questions importunes. Treize jours après, l'évêque était à la capitale avec ses deux confrères.

Ces voyages continuels avaient usé la santé de Paul Tieng.

Sa mission, du reste, était accomplie et il se fixa à la capitale. Il était habile en expédients, calme dans ces entreprises où il y allait de sa tête, et extrêmement discret ; pendant vingt ans qu'il exerça les fonctions de courrier des chrétiens, il ne lui arriva jamais aucun accident et jamais personne parmi ses compagnons de voyage ne soupçonna ses démarches et son titre de chrétien. Mgr Imbert, qui avait admiré son sang-froid et sa prudence, le chargea de prendre soin de sa maison et de diriger les relations des chrétiens avec lui.

Paul Tieng s'acquittait de cette fonction importante à la satisfaction de tous depuis plusieurs années, quand éclata la persécution de 1839, qui devait faire couler en Corée le plus pur sang de ses enfants. A la cour on venait d'apprendre ou plutôt de soupçonner la présence de Mgr Imbert et de ses compagnons. Le traître Ie-saing, jetant le masque, désigna aussitôt les victimes sur lesquelles devait s'abbattre la rage des persécuteurs pour mettre à coup sûr la main sur les étrangers.

A quelques jours de distance, Charles T'sio, Paul Tieng et Augustin Niou, avec leurs familles, furent jetés en prison. Par ce choix des victimes, tous comprirent que, cette fois, le gouvernement était bien renseigné. Paul Tieng le premier comparut devant les juges.

« — Pourquoi, lui demanda le grand juge criminel, ne pratiques-tu pas les usages de ton pays ? Et pourquoi surtout, non content de suivre toi-même la religion d'un royaume étranger, veux-tu encore en infatuer tout le monde ?

« — Tous les jours, répondit Paul, ne recevons-nous pas des objets précieux des pays étrangers ? La religion chrétienne est la seule véritable ; devons-nous donc la rejeter par cela qu'elle vient d'un autre pays ? Mais plutôt tout homme n'est-il point tenu de la pratiquer ?

« — Tu loues exclusivement la religion des étrangers ; prétends-tu donc que le roi fait mal de la prohiber ?

« — A une pareille question, je ne puis pas répondre. Je le vois, il ne me reste plus qu'à mourir. »

C'était, en effet, par perfidie que le juge avait présenté la question sous cette forme, sachant bien que le respect outré

pour la personne du roi empêcherait Paul de répondre ou qu'il se ferait condamner en insinuant le moindre blâme. Le courageux chrétien se mit alors à développer une apologie de la religion qu'il avait préparée avec ses amis. Le juge reconnut la justesse de sa cause, mais il coupa court aux arguments de Paul en lui disant :

« — Toutes tes paroles seraient-elles justes, que tu as tort néanmoins d'enseigner au peuple ce que le roi a défendu. »

D'atroces supplices vinrent donner du poids à cette conclusion.

Six interrogatoires se succédèrent dans lesquels on broya les membres de Paul à coups de bâton ; mais ce fut sans aucun résultat. Il resta d'une inébranlable fidélité à ceux à qui il avait voué sa vie et ne révéla rien au sujet de ses pères spirituels.

Lorsque Augustin Niou parut à son tour dans le prétoire, il fut sollicité par tous ses amis païens et même par le juge qui l'estimait beaucoup, de se disculper par quelque signe d'apostasie. A ces moyens insinuants demeurés inutiles, une atroce torture succéda à cinq reprises différentes, mais sans faire aucune impression sur le confesseur. Et cependant malgré sa foi ardente, Augustin avait tremblé souvent à la pensée de pareils supplices. Mais, à ce moment la grâce le soutenait visiblement.

Le juge lui demanda :

« — Qui donc a introduit le chef des étrangers dans notre pays !

« — C'est moi-même !

« — Et les deux autres prêtres, où sont-ils ? »

A ces mots, Augustin ne répondit rien, malgré la cruelle torture employée pour le faire parler.

Charles T'sio fut digne de ses deux amis. Depuis longtemps, il pensait au martyre. Cette année-là même, à trois reprises, des visions lui annoncèrent cette grâce. Aussi était-il plein de confiance et de joie au milieu des supplices.

Comme on tenait beaucoup à la cour, à s'emparer des deux autres prêtres, les bourreaux ne négligèrent aucun moyen barbare pour arracher des prisonniers le secret de

leur retraite. Tous les trois, assis sur une planche, les mains liées au dos, et tout le corps solidement attaché à un appui, il leur fallait répondre à toutes les questions du juge. On leur fit ployer les os des bras et des jambes, au moyen de morceaux de bois triangulaires. Avec des cordes de crin, frottées sur leurs membres par un mouvement de va et vient, on leur scia les chairs dont les lambeaux détachés tombaient à leurs pieds. Et cependant ils demeurèrent fidèles jusqu'au bout. La grâce les soutenait et l'exemple de leur évêque souffrant, comme eux, les mêmes horribles traitements, partageant leur triste prison, les animait à la persévérance.

Enfin, au lendemain de l'exécution des trois missionnaires, Paul et Augustin furent conduits au supplice et, quatre jours après, Charles T'sio partageait leur sort. Ainsi Dieu daigna honorer de la pourpre du martyr le dévouement de ces fidèles serviteurs à la cause de la religion.

Malgré ses soixante-dix-neuf ans, Cécile, la mère de Paul, reçut, ainsi que sa fille Elisabeth, deux cent trente coups de verge. Elle mourut dans sa prison des suites de ses blessures. Sa fille fut décapitée peu après et alla ainsi rejoindre au ciel, la dernière, les membres de cette famille de martyrs. *Omnes sancti quanta passi sunt tormenta ut securi pervenirent ad palmam martyrii !* (1)

(1) Que de tortures n'ont-ils point endurées, tous ces glorieux saints, pour s'assurer la palme du martyr !

CHAPITRE IX

ANDRÉ KIM, DIACRE (1839-1845).

*Pauper sum ego, et in laboribus a
juventute mea.*

Je suis pauvre, et dans les souffrances dès ma jeunesse..

Ps., 87. 16.

André Kim avait été envoyé, tout jeune encore, à la procure de Macao, Par M. Mauban, en 1837, afin d'y faire son éducation sacerdotale avec un autre jeune homme nommé F. Thomas T'soï. Les circonstances ne permettaient point, pour le moment, aux missionnaires d'avoir un séminaire en Corée, et cependant les besoins des peuples réclamaient des ouvriers plus nombreux.

En 1842, M. Ambroise Maistre, destiné à la Corée, prit avec lui André, pour pénétrer dans son pays, tandis que Thomas T'soï accompagnait en Mongolie un autre missionnaire, M. de la Brunière, qui devait bientôt trouver la mort sous le couteau des sauvages des frontières de la Sibérie.

M. Maistre arriva au Léoa-tong vers la fin de 1842. Très inquiet sur le sort des chrétiens de Corée, il projetait déjà d'y pénétrer avec André, sous l'habit d'un mendiant ; mais l'évêque de Mandchourie le détourna d'une aventure si périlleuse. Alors, il se décida à envoyer André Kim aux informations, après lui avoir recommandé une prudence extrême. Le jeune homme partit donc avec deux courriers ; ils rencontrèrent à deux jours de Pien-men l'ambassade annuelle de Corée à Pékin. C'était un curieux spectacle que celui de cette longue caravane de plus de trois cents personnes, se déroulant comme un immense serpent dans ces solitudes couvertes de neige.

André, surpris de cette rencontre, se rapproche des Coréens et les regarde défilér sans oser leur adresser la parole. A la fin, cependant, s'armant de courage, il s'avance vers l'un d'eux, regarde son passe-port suspendu ostensiblement à sa ceinture et lui demande son nom :

« — Je m'appelle Kim », dit le Coréen, et il continue sa marche.

André le vit s'éloigner avec regret.

« — Ce Coréen, se dit-il en lui-même, paraît meilleur que les autres. Si je le laisse partir, de longtemps je n'aurai plus l'occasion d'apprendre des nouvelles de mon pays. »

Et se rapprochant de lui, sans détour, il lui demanda :

« — Es-tu chrétien ? »

« — Oui, je le suis. »

« — Quel est ton nom ? »

« — François. »

André le considère un instant, le reconnaît et lui dit qui il est. Alors il apprend à la hâte les tristes nouvelles de la persécution : l'évêque et ses deux prêtres sont morts, plus de deux cents chrétiens ont souffert le martyre, son propre père a été décapité, sa mère est réduite à la mendicité, le père de Thomas T'soi, son condisciple, est mort sous les coups, et sa mère a eu la tête tranchée. Enfin le courrier lui remet à la dérobée les lettres de Mgr Imbert et de ses deux missionnaires écrites peu de jours avant leur martyre, ainsi qu'une lettre des chrétiens demandant de nouveau des prêtres. Tout émus, les deux amis d'un instant se disent un dernier adieu, et André suit des yeux François qui rejoint la caravane et disparaît bientôt avec elle à l'horizon.

Demeuré seul, il se mit à réfléchir sur ces affreuses nouvelles, et voyant que personne n'était venu cette année, au devant du missionnaire, il résolut d'essayer de passer seul la frontière et d'aller tout préparer pour introduire M. Maistre.

C'était un cœur intrépide que celui d'André Kim, porté par goût aux entreprises les plus téméraires. Son courage, sa persévérance et sa confiance en Dieu au milieu des difficultés, le rendirent malgré sa jeunesse l'auxiliaire le plus

dévoué des missionnaires dans leurs travaux. Quand il s'agissait du service de ces prêtres qu'il regardait comme des pères, rien ne lui coûtait, rien ne lui paraissait impossible, et il se jetait sans compter, au milieu des plus grands dangers.

Muni d'une provision de viande salée, et d'une centaine de taëls cachés dans la doublure de ses habits de mendiant, il se dirigea vers Ei-tsiou, première ville de la frontière de Corée. Après avoir franchi ces plaines de neige toute une journée, il arriva le soir sous les murs de la ville. Son dessein était de couper un fagot de bois, de le charger sur ses épaules et d'entrer ainsi dans la ville sans exciter les soupçons. Hélas ! il avait oublié son couteau à Pien-men. Sans se décourager, il imagina aussitôt un autre plan qu'il raconte lui-même en ces termes :

« Appuyé, dit-il, sur la miséricorde de Dieu et la protection de la sainte Vierge, qui n'a jamais abandonné ceux qui mettent leur confiance en elle, je m'avançai vers la porte d'Ei-tsiou. Un soldat était sur le seuil pour demander les passe-ports à ceux qui entraient. En ce moment, arrivent des Coréens venant de Pien-men avec un troupeau de bœufs. Je me joignis à eux et me glissai de suite au milieu des bœufs dont la haute taille me déroba un instant aux regards de la sentinelle. L'examen se faisait au milieu des torches et un officier se tenait sur un lieu plus élevé afin que personne ne pût s'enfuir. Les premiers qui avaient été examinés commençaient à s'en aller : je me mis à les suivre sans mot dire. Mais l'officier m'appela par derrière, me reprochant de passer sans avoir montré mon passeport. Comme il continuait ses reproches, je lui répondis :

« — Mais on a déjà donné les passeports. »

« Et je m'esquivai en toute hâte à travers une ruelle du faubourg, craignant d'être poursuivi.

« Je ne connaissais personne et je ne pouvais demander asile nulle part. Il me fallut donc continuer ma route toute la nuit. Je fis environ dix lieues. A l'aurore, transi de froid, j'entrai dans une auberge où plusieurs hommes étaient assis. En voyant ma figure et mes vêtements, en m'entendant

parler, ils dirent que j'étais un étranger. On s'empare de moi, on me découvre la tête et l'on remarque mes bras chinois. Ces hommes, excepté un qui me prit en pitié, voulaient me dénoncer comme un espion, un transfuge ou un malfaiteur.

« Je répondis que j'étais Coréen et innocent, que si j'étais pris, ils n'avaient pas à s'inquiéter. Enfin, ils me chassèrent, et comme je leur avais dit que j'allais à Séoul, ils envoyèrent quelqu'un pour s'assurer du côté vers lequel je me dirigerais.

« J'étais très exposé en tombant entre les mains des satellites, l'argent que je portais sur moi, suffisait pour me convaincre de brigandage et d'après la loi, j'eusse été puni de mort. Dès que celui qui m'espionnait fut entré à l'auberge pour annoncer que j'allais dans la direction de la capitale, je fis un long détour et je repris le chemin de la Chine. Après le lever du soleil, n'osant plus suivre la grande route, je me cachai sur une montagne couvertes d'arbres, et à la nuit, je m'avançai de nouveau vers Ei-tsiou. »

Il y avait deux jours qu'André n'avait pris aucune nourriture. Mourant de faim et de fatigue, il s'endormit profondément sur la neige. Il crut alors voir comme une ombre qui lui indiquait son chemin et lui donnait l'ordre de partir. Sans pouvoir se rendre compte au juste s'il était oui ou non le jouet de son imagination surexcitée par la fatigue, il obéit néanmoins, remerciant sincèrement Dieu de l'avoir tiré de ce sommeil léthargique dont il aurait bien pu ne point s'éveiller.

Après beaucoup de fatigues, il traversa de nouveau les douanes et passa le fleuve sur la glace à peine assez solide pour porter le poids de son corps. A Pien-men on lui refusa l'hospitalité dans une auberge où son air misérable et ses habits étranges le rendaient repoussant. Enfin ayant obtenu, à prix d'argent, un peu de nourriture, il put retourner auprès de M. Maistre lui faire part de ses mésaventures et de ses périls sans résultat.

Tel fut le début du courageux André dans cette carrière si courte et cependant si remplie d'actions intrépides et de tant de labeurs et de privations, que plus tard, lorsqu'il les

racontait à ses juges, ceux-ci ne pouvaient retenir ce cri de compassion.

« — Pauvre jeune homme, dans quels terribles travaux il a été depuis son enfance ! »

* * *

Le Saint-Siège venait d'envoyer un nouveau évêque à la Corée, Mgr Ferréol, qui fut bientôt rejoint par M. Maistre et André Kim sur les limites de la Tartarie et de la Corée. Quelques chrétiens avaient promis de venir à la foire de Houng-tchoung afin de se mettre en rapport avec André. Celui-ci s'y rendit avec diligence. Voici le récit qu'il fit lui-même de cette expédition.

« ... Le 20 de la première lune, dit-il, le mandarin coréen de Kien-wen donna la nouvelle que le lendemain le commerce serait libre entre les deux peuples. Dès que le jour parut, mon compagnon et moi, nous nous hâtâmes d'arriver au marché. Les abords de la ville étaient encombrés de monde. Nous marchions au milieu de la foule, tenant en main notre mouchoir blanc, et portant à la ceinture un petit sac à thé de couleur rouge. C'était le signe dont on était convenu et auquel les courriers coréens devaient nous reconnaître. De plus, c'était à eux de nous aborder.

Nous entrions dans la ville, nous en sortions : personne ne se présentait. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi. Nous commencions à être dans l'inquiétude. Enfin, étant allés abreuver nos chevaux à un ruisseau qui coule à trois cents pas de la ville, nous voyons venir à nous un inconnu. Je lui parle en chinois, il ne me comprend pas :

« — Comment t'appelles-tu ? » lui dis-je en coréen.

« — Han est mon nom.

« — Es-tu disciple de Jésus ?

« — Je le suis. »

« Le néophyte nous conduisit auprès de ses compagnons. Ils étaient venus au nombre de quatre et il y avait plus d'un mois qu'ils attendaient notre arrivée. Nous ne pûmes avoir un long entretien : Chinois et Coréens nous environnaient

de toutes parts. Ces pauvres chrétiens paraissaient abattus par la tristesse. L'air mystérieux qui régnait dans l'échange de nos paroles intriguait les païens. Quand ceux-ci paraissaient moins attentifs à nos discours, nous glissions quelques mots sur nos affaires religieuses, et puis tout de suite nous revenions au marché de nos animaux :

« — Combien en veux-tu ?

« — Quatre-vingts ligatures.

« — C'est trop cher. Tiens, prends ces cinquante ligatures
« et livre-moi ta bête.

« — Non, c'est impossible. Tu ne l'auras pas à moins. »

« C'est ainsi que nous donnions le change à ceux qui nous observaient.

« J'appris de ces chrétiens plusieurs choses relatives à la Corée et à l'état des affaires religieuses dans les différentes provinces et, notre entretien étant fini, nous nous primes les mains en signe d'adieu. Ils sanglotaient ; de grosses larmes coulaient sur leurs joues. Pour nous, nous regagnâmes la ville, et nous disparûmes dans la foule.

« Le soir venu et le signal du retour pour les étrangers étant donné, on se retire en désordre, les soldats poussant les trainards avec la pointe de leurs lances. Nous eûmes bien de la peine de nous tirer de cette cohue.

« Nous regagnions la ville chinoise Houng-tchoung lorsque nous vîmes de nouveau venir à nous les courriers coréens. Ils ne pouvaient se résoudre à nous quitter ; ils voulaient encore s'entretenir avec nous, nous dire un dernier adieu. Mon compagnon sauta à bas de son cheval pour échanger quelques paroles amies : je lui fis signe de remonter, de peur que les satellites qui nous environnaient, ne soupçonnassent en nous des personnes qui avaient en vue d'autres intérêts que ceux du négoce. Ensuite, saluant l'ange qui préside aux destinées de l'Église coréenne et nous recommandant à ses martyrs nous rentrâmes en Tartarie. »

André Kim revint donc auprès de Mgr Ferréol, à qui il raconta tous les détails de son voyage d'excursion afin de tout préparer avec lui pour pénétrer en Corée. Sa santé,

jusque-là assez faible, s'était fortifiée dans ses courses fatigantes, et son caractère, naturellement intrépide, s'était mûri et développé dans les circonstances difficiles où il s'était trouvé. Son ancien compagnon, Thomas T'soi, qui avait rejoint aussi Mgr Ferréol, était plus calme, plus réfléchi, et paraissait moins propre à affronter des aventures dangereuses. En revanche, sa piété et ses talents remarquables faisaient présager quel saint prêtre il serait un jour. Tous deux se préparaient au sacerdoce et Mgr Ferréol, comblant leurs vœux ardents, leur conféra, cette année (1843), tous les ordres sacrés jusqu'au diaconat inclusivement, leur âge ne leur permettant pas encore de recevoir la prêtrise.

Les courriers coréens avaient promis à André de revenir à la frontière avec l'ambassade de la nouvelle année. Mgr Ferréol partit donc avec lui pour Pien-men au temps marqué, et ils furent bien joyeux de trouver leurs fidèles néophytes dans la caravane, selon l'engagement arrêté. Mais François Kim, se sentant l'objet des soupçons des païens de l'ambassade, fit voir à l'évêque que son entrée était impossible cette fois, et André résolut de partir seul et de revenir lui-même par mer le chercher dès qu'il le pourrait convenablement.

Le prélat bénit son courageux diacre, et reprit tristement le chemin de la Mongolie. Apprenant que les Français avaient l'intention d'aller réclamer contre l'attentat dont Mgr Imbert et ses compagnons avaient été victimes, il se rendit à Macao dans l'espoir de profiter de cette occasion pour pénétrer lui-même en Corée. On ne donna pas suite cependant à ce généreux projet, et le prélat désespérait déjà de voir jamais sa mission, quand au mois de juin 1845 une nouvelle innattendue vint ranimer son espoir. Son diacre, André Kim, après avoir pénétré heureusement dans sa patrie, avait passé le golfe de Léao-tong sur une méchante barque de pêcheur, et venait le chercher pour le conduire lui-même en Corée. Le courrier qui apportait cette nouvelle ajoutait qu'André était avec sa barque à Wou-song, près de Sang-Hai, préparant tout pour le départ.

André avait couru de grands dangers pour pénétrer en Corée ; à la capitale sa vie n'était point en sûreté, car le gouvernement avait appris que lui et deux autres jeunes Coréens avaient quitté la Corée pour aller à l'étranger. Aussi l'on attendait son retour pour lui faire payer sa témérité, et de crainte d'être trahi par les indiscrets, il ne voulut voir que quelques principaux chrétiens et défendit même d'annoncer à sa mère sa présence en Corée. Il réussit à équiper une barque au moyen d'une boussole, d'une carte et d'un compas ; avec un équipage improvisé de pêcheurs coréens il était entré dans un port chinois au milieu de périls de toutes sortes.

* * *

Laissons-le raconter lui-même les détails de cette dangereuse expédition.

« Après avoir fait, dit-il, mes préparatifs, je m'embarquai avec onze chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quatre pêcheurs ; les autres n'avaient jamais vu la mer. En la voyant, ils se demandaient tout étonnés, entre eux : « Où allons-nous ? » mais ils n'osaient m'interroger moi-même. J'avais défendu que l'on me fit aucune question sur le but de mon entreprise.

« Après un jour de navigation par un temps favorable, nous fûmes assaillis d'une grande tempête, accompagnée de pluie qui dura deux jours et trois nuits, et pendant laquelle, à ce que l'on rapporte, plus de trente navires du Kiang-nan se perdirent. Notre barque, vivement battue par les flots, était agitée d'une manière effrayante et semblait sur le point d'être submergée, car elle est trop petite, elle n'est point faite pour la haute mer. Je fis détacher le canot que nous avions à la traîne ; enfin le péril croissant, nous coupâmes les deux mâts et nous nous vîmes forcé de jeter à la mer presque toutes nos provisions. Un peu allégée, notre barque était soulevée et poussée par la violence de la tempête à travers des montagnes d'eau.

« N'ayant presque point de nourriture pendant trois jours,

les chrétiens étaient extrêmement affaiblis, et perdant tout espoir, ils disaient en pleurant :

« — C'en est fait, nous sommes perdus ! »

« Je leur montrai une image de la Sainte-Vierge, qui, après Dieu, était notre unique espérance et je leur dis :

« — Ne craignez point, voici la Sainte Mère qui est près de nous pour nous secourir. »

« Par ces paroles et d'autres semblables, je m'efforçais de les consoler et de leur donner du courage. J'étais moi-même très malade ; mais, prenant un peu de nourriture, je travaillais pour cacher mes craintes. Le péril croissant, je baptisai un paën que j'avais pris pour mon premier matelot et qui n'était encore que catéchumène. Notre gouvernail fut brisé peu après par la fureur des vagues. C'est pourquoi, ayant lié les voiles ensemble, nous les jetâmes à la mer en les retenant avec des cordes. Mais ces cordes se rompirent et, ayant perdu tout secours humain, nous récitâmes nos prières et nous nous endormîmes. »

A son réveil, André essaya de faire face de nouveau à la tempête qui paraissait s'abattre peu à peu. Il construisit un gouvernail, des mats et de nouvelles voiles. En vain tendait-il des mains suppliantes vers les barques chinoises qui passaient et repassaient près de la sienne. Aucune ne venait à son secours. Enfin un navire de Canton s'arrêta ; André monte sur le pont, et la promesse de mille piastres décida le capitaine à le remorquer jusqu'à Shang-hai. Mais de nouveaux périls l'attendaient encore. Le vent s'élève de nouveau avec violence et fait sombrer sous les yeux des Chinois la barque d'un ami du capitaine, dont un seul homme parvient à se sauver. Un peu plus tard, des pirates les accostent et engagent leur protecteur à couper la corde qui retenait leur barque afin de la leur laisser en butin. André s'arme d'audace, donne l'ordre de tirer sur ces brigands, et les met en fuite. Enfin la barque coréenne fini par aborder dans le port de Won-song où sa bizarre construction et les figures étranges de ceux qui la montaient, excitèrent vivement la curiosité publique.

Afin d'éviter une perquisition des autorités chinoises,

André alla mouillé droit au milieu des vaisseaux anglais, stationnés dans le port. Grand fut l'étonnement des officiers lorsqu'ils entendirent ce pauvre naufragé coréen leur crier en français :

« — Moi, Coréen ; je demande votre protection. »

Sa confiance ne fut pas déçue. Le consul, après avoir appris ses malheurs, l'envoya dans une famille chrétienne, et un Jésuite, le P. Gotteland, lui procura ce qui lui était nécessaire.

A peine remis de leurs fatigues les compagnons d'André voulurent profiter de l'occasion favorable de se confesser au P. Gotteland. Malheureusement celui-ci ne savait que le chinois, que les Coréens ne parlaient pas. Ils prièrent André de leur servir d'interprète. Celui-ci donc, après s'être confessé lui-même, demeura à genoux près du prêtre à qui il traduisait en chinois ce que chacun de ces compagnons lui accusait en coréens. En vain, le P. Gotteland leur fit dire qu'en pareil circonstance, l'intégrité de l'accusation n'était pas nécessaire, chacun répondit qu'il voulait tout avouer.

Le matin, la messe fut célébrée en cachette dans la pauvre jonque, et tous ces bons néophytes oublièrent un instant leurs fatigues et leurs dangers passés, quand il leur fut donné de participer aux saints mystères dont ils étaient privés depuis si longtemps.

CHAPITRE X

ANDRÉ KIM, PRÊTRE (1845-1846).

In laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supra modum, in mortibus frequenter.

AD. COR. II. XI, 23.

J'ai passé par de grandes peines, par de longues captivités ; j'ai été accablé de coups et fréquemment exposé à la mort.

Les rapports intimes d'André avec les Anglais dans la rade de Wou-Song, intriguaient beaucoup les mandarins chinois. Ne sachant trop que penser de ce Coréen si bien traité par les barbares d'Orient, ils usaient d'une grande circonspection à son égard, et, à force de ruse, tâchaient de pénétrer son secret. Malgré ses frayeurs et son inquiétude intérieures, André affectait une grande tranquillité, et répondait avec une apparence de simplicité et de bonhomie, à toutes les questions astucieuses, qu'il était un pauvre naufragé et que son unique désir était de retourner dans son pays, dès que ses préparatifs seraient terminés.

A la vérité, André avait hâte de quitter cette place dangereuse. Il n'attendait pour remettre à la voile que Mgr Ferréol, qui bientôt accourut avec un nouveau missionnaire, M. Daveluy. Qui pourrait dépeindre la joie de ces pauvres bateliers à la vue de leur pasteur et de son compagnon ! Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction quand ils leur déclarèrent la résolution où ils étaient de les suivre en Corée sur leur petite barque !

« Ils ne savaient pas encore sans doute, écrivait alors M. Daveluy, les délices dont notre âme est inondée, et le

bonheur dont Dieu récompense, même en ce monde, les sacrifices faits pour son amour. Bientôt, j'espère, ils verront que nous partons de grand cœur, et s'il y a des souffrances, Dieu nous accordera la force de le suivre jusqu'au Calvaire.»

Vingt ans plus tard, celui qui traçait ces lignes généreuses, Mgr Daveluy, suivait, en effet, jusqu'au Calvaire, son divin Maître, implorant seulement de ses bourreaux, à ce moment suprême, la faveur de verser son sang, le jour même du Vendredi saint, à l'heure où était mort pour lui, Celui que missionnaire et évêque, il avait tant aimé et fait aimer dans sa chère Corée.

M. Marie-Antoine Daveluy était né à Amiens, le 16 mars 1818. Après avoir étudié avec succès chez les Jésuites, il entra à Saint-Sulpice, en 1834. La grâce l'appelait au ministère sublime de l'apostolat. Il y répondit fidèlement, et malgré tous les regrets que son départ excitait dans les cœurs de ceux qui l'avaient connu dans son court ministère dans une paroisse du diocèse d'Amiens, il se rendit au Séminaire des Missions étrangères, d'où il partit pour la Chine en 1844.

* * *

Dès qu'André eut averti Mgr Ferréol de son arrivée, le cœur plein d'espérance, le prélat et M. Daveluy quittèrent Macao. Avant de mettre à la voile pour la Corée, une cérémonie bien touchante ravit de joie les compagnons d'André Kim. Le 17 août 1846, Mgr Ferréol imposait les mains à son courageux diacre et consacrait le premier prêtre indigène de la terre coréenne. André célébra avec ferveur sa première messe en présence de ses matelots, puis hâta ses préparatifs pour retourner dans sa patrie.

Huit jours plus tard, sur le golfe du Léao-tong, dans cette partie de la mer Jaune si tristement célèbre par ses tempêtes, une pauvre petite barque luttait péniblement contre la fureur des flots. Douze hommes montaient cette pauvre barque, et à leur maladresse dans les manœuvres, à leur air consterné devant l'ouragan, on devinait facilement des marins improvisés et sans expérience. Une corde heureuse-

ment liait leur sort à celui d'une grosse jonque chinoise qui devait les remorquer, mais qui avait elle-même beaucoup de peine à tenir la mer. La brise redouble de violence, chaque lame déverse dans la frêle barque des flots d'eau qu'un homme puise incessamment. Tout à coup une vague brise le gouvernail, et sans le câble qui la retient encore à la jonque chinoise, la pauvre barque serait le jouet de la tempête.

Et cependant cette petite nacelle renfermait toutes les espérances des chrétiens de Corée ; elle portait dans ses flancs disloqués les pacifiques conquérants qui allaient combattre, vaincre et mourir pour le salut de ce pays. S'appuyant sur la Providence, Mgr Ferréol et M. Daveluy avaient confié leur sort à l'intrépidité plutôt qu'à l'habileté du P. André Kim. Et voilà qu'après deux jours seulement de voyage, la mer entr'ouvrait ses abîmes, tandis que le vent, la pluie et l'obscurité semblaient s'unir pour perdre les téméraires montés sur cette espèce de coquille.

La barque, en effet, n'était pas construite pour la haute mer, dont les lames violentes fatiguaient les planches mal jointes. Pas un clou, mais des chevilles de bois seulement, n'était entré dans sa construction et le calfatage à la boue permettait à l'eau d'entrer de toutes parts. Elle avait vingt-cinq pieds de long, sur neuf de large et sept de profondeur. Les voiles étaient des nattes de paille tressée, et une ancre de bois fixée à une grosse corde d'herbes à demi pourries, ainsi que quelques rames, faisaient tout son grément. L'équipage était digne du navire. Le P. André s'était improvisé capitaine, un batelier coréen lui servait de pilote, un autre de menuisier et les matelots étaient de bons travailleurs dont plusieurs avaient confessé la foi, mais dont aucun n'avait connaissance de la mer. Tel était l'équipage du *Raphaël*, nom du petit bateau coréen.

Combien triste fut la nuit que passèrent, sur cet esquif déjà si ébranlé, les pauvres voyageurs qui n'avaient plus d'autres ressources que celles de leurs ferventes prières. Au matin, André appelle, d'une voix effrayée, l'évêque et son compagnon qui accoururent vite sur le pont. Il était temps, car ce

pont, à moitié pourri, s'écroulait sous leurs pieds et les aurait écrasés dans sa chute.

Le cœur plein d'inquiétude pour le salut des nobles voyageurs qui s'étaient confiés à lui, et craignant de perdre de si précieuses vies, André engagea Mgr Ferréol à monter sur la jonque chinoise, tandis que lui et ses compagnons continueraient à lutter contre la mer en courroux. A force de cris et de signaux, la jonque se rapprocha des Coréens. On attachait déjà une corde autour des reins des deux missionnaires pour les aider à monter sur le navire chinois quand une vague, plus forte que les autres, sépare violemment les deux barques et en un clin d'œil les Coréens sont déjà loin des Chinois. Ceux-ci essaient par leurs manœuvres de se rapprocher d'eux et de leur jeter une amarre, qui ne leur parvint pas. C'en est fait. La tempête les emporte, la jonque disparaît bientôt derrière les vagues, et les Coréens perdent ainsi leur dernière chance de salut.

Déjà le *Raphael* s'emplissait d'eau lorsqu'on coupa les mâts pour l'alléger. Malheureusement, en tombant à la mer, des câbles les retenaient encore, en sorte qu'à chaque vague, ils venaient se heurter violemment contre les flancs de la barque et menaçaient de les enfoncer.

La tempête s'apaise enfin ; la confiance revint au cœur des pauvres matelots avec le beau temps. Ils redressèrent leurs mâts bien raccourcis et tâchèrent de gagner la terre. A l'horizon se dessinaient vaguement de lointaines montagnes qu'ils reconnurent bientôt pour celles de l'île de Quelpaert. La tempête les avait ainsi fait dériver à plus de cent lieues du point où ils voulaient aborder. Le voyage entre la côte et ce labyrinthe d'îles, fut long et périlleux. Tout alla à souhait cependant, et le 22 octobre 1845, Mgr Ferréol et M. Daveluy foulaient le sol tant désiré de leur mission.

Afin de se cacher plus aisément, ils s'affublèrent du costume de deuil, usité par les nobles Coréens à la mort de leurs proches. Ils prirent donc chacun un habit de grosse toile écrue, tandis qu'un chapeau de paille aux larges bords tombant presque sur les épaules et muni en outre, d'un voile qu'ils pouvaient soulever à l'aide de leurs petits bâtonnets,

leur permettait à peine de voir à leurs pieds et dérobaient ainsi les traits de leur visage aux regards indiscrets des curieux. Deux matelots prirent les deux missionnaires sur leurs épaules et les déposèrent dans le silence et les ténèbres de la nuit sur le rivage coréen.

* * *

Telle fut la brillante prise de possession de Mgr Ferréol, dans cette chère mission de la Corée, aux portes de laquelle il avait frappé vainement pendant cinq ans. Il partait tout seul pour la capitale, tandis que M. Daveluy allait se cacher dans une petite chrétienté sur les montagnes. Peu à peu, grâce à son application, il fut à même de bégayer les premiers mots de la langue coréenne, et deux mois après son arrivée, il ravissait de joie par sa science les bons néophytes, si heureux de posséder un prêtre au milieu d'eux.

La tâche des deux missionnaires était immense. La persécution avait non seulement enlevé aux chrétiens leurs pasteurs et leurs principaux chefs, mais elle les avait dispersés au loin, dans une foule de petits villages qu'ils fallait parcourir et visiter au prix de fatigues inouïes. Partout il y avait des ruines à relever, des chrétiens à instruire, des apostats à réconcilier et même des païens à baptiser. Mgr Ferréol et M. Daveluy se donnèrent de grand cœur à cette œuvre de réparation, dès que la connaissance de la langue le leur permit et en peu de temps les chrétiens apprirent à connaître et à apprécier les nouveaux apôtres que leur avait envoyés la Providence.

Mgr Ferréol n'oubliait pas son autre compagnon qu'il avait laissé en Chine avec Thomas T'soï, et il s'efforçait de lui offrir les moyens d'entrer en Corée. Ce zélé missionnaire n'avait pas été heureux dans les différentes tentatives qu'il avait faites pour pénétrer dans sa mission par la voie de terre. Désespérant du succès de ce côté, malgré les dangers que lui-même avait courus sur mer, il résolut de le faire venir par cette même voie qu'il considérait comme plus prompte et moins surveillée par le gouvernement coréen. Il jeta donc

les yeux sur le P. André Kim pour cette nouvelle expédition, et lui donna ordre d'explorer les îles et la côte et de s'aboucher avec les marchands chinois et les pêcheurs de perles qui viennent tous les ans dans ces parages pour leurs affaires.

L'intrépide P. André partit pour cette mission dangereuse, sur un petit bateau avec quelques matelots chrétiens. C'était dans cette entreprise de zèle que Dieu attendait le saint jeune homme pour le récompenser de son courage et de sa bonne volonté. Il avait atteint le but de son voyage et s'appretait à venir rendre compte à son évêque, des résultats de ses recherches, quand un soir, des satellites exaltés par les fumées du vin et par la débauche, font le projet d'attaquer sa barque. Dans la journée ils avaient eu quelque léger soupçon qu'elle pouvait appartenir à des chrétiens et que le P. André se faisait passer pour noble, simplement pour se cacher et se dérober aux perquisitions. La nuit venue, ils fondent sur la barque avec les hideuses compagnes de leurs débauches qui les excitaient, ils accablent de coups le Père André et l'emmènent devant le mandarin. Pendant ce temps les quelques matelots de la barque profitent de l'obscurité et s'enfuient avec le canot.

L'issue de cette malheureuse affaire n'était que trop évidente. Une fois entre les mains de ses compatriotes, le Père André ne pouvait dissimuler qui il était, ni conserver l'espoir d'échapper au supplice. Il se hâta de donner des nouvelles de son arrestation à Mgr Ferréol.

* * *

«Arrivé sur le rivage, les satellites me dépouillèrent de mes vêtements, me lièrent les mains et me frappèrent de nouveau. Ensuite m'accablant de sarcasmes, ils m'entraînèrent vers le tribunal où s'était déjà rassemblée une grande foule.

« Le mandarin me dit :

« — Etes-vous chrétien ?

« — Oui, je le suis, lui répondis-je.

« — Pourquoi, contre les ordres du roi, pratiquez vous cette religion ? Renoncez-y.

« — Je pratique ma religion parce qu'elle est vraie. Elle enseigne à honorer Dieu et me conduit à une félicité éternelle. Quant à l'apostasie, inutile de m'en parler. »

« Pour cette réponse on me mit à la question. Le juge reprit :

« — Si vous n'apostasiez, je vais vous faire expirer sous les coups.

« — Comme il vous plaira, mais jamais je n'abandonnerai mon Dieu. Voulez-vous entendre la vérité de ma religion ? Ecoutez : Le Dieu que j'adore est le Créateur du Ciel et de la terre, des hommes et de tout ce qui existe. C'est lui qui punit le crime et récompense la vertu. D'où il suit que tout homme doit lui rendre hommage. Pour moi, ô mandarin, je vous remercie de me faire subir des tourments pour son amour. Que mon Dieu vous récompense de ce bienfait en vous faisant monter à de plus hautes dignités ! »

« A ces paroles, le mandarin se prit à rire avec toute l'assistance. On m'apporta ensuite une cangue longue de huit pieds. Je la saisis aussitôt et je la posai moi-même à mon cou, aux grands éclats de rire de tous ceux qui étaient présents. Puis on me jeta en prison avec deux des matelots qui avaient déjà apostasié. J'avais les mains, les pieds, le cou et les reins fortement liés de manière que je ne pouvais ni marcher, ni m'asseoir, ni me coucher. J'étais, en outre, oppressé par la foule de gens que la curiosité avait attirés auprès de moi. Une partie de la nuit se passa pour moi à leur prêcher la religion. Ils m'écoutaient avec intérêt et m'affirmaient qu'ils l'embrasseraient si elle n'était pas prohibée par le roi.

« Les satellites ayant trouvé dans mon sac des objets de Chine, crurent que j'étais de ce pays, et le lendemain, le mandarin me demanda si j'étais Chinois.

« — Non, lui répondis-je, je suis Coréen. »

« N'ajoutant pas foi à mes paroles, il me dit :

« — Dans quelle province de la Chine êtes-vous né ?

« — J'ai été élevé à Macao, dans la province de Kouang-

« tong ; je suis chrétien. La curiosité et le désir de propager
« ma religion m'ont mené dans ces parages. »

« Il me fit reconduire en prison. Cinq jours après, un officier subalterne, à la tête d'une escouade de satellites, m'emmena à Haï-tsou, métropole de la province. Le gouvernement me demanda si j'étais Chinois. Je lui fis la même réponse qu'au mandarin de l'île. Il me fit une foule de questions sur la religion. Je profitai avec empressement de l'occasion et lui parlai de l'immortalité de l'âme, de l'enfer, du paradis, de l'existence de Dieu et de la nécessité de l'adorer pour être heureux après la mort. Lui et ses gens me répondirent :

« Ce que vous dites là est bien bon et très raisonnable ;
« mais le roi ne permet pas d'être chrétien. »

Ils m'interrogèrent ensuite sur bien des choses qui pouvaient compromettre les chrétiens et la mission. Je me gardais bien de leur répondre :

« Si vous ne nous dites la vérité, reprirent-ils d'un ton
« irrité, nous vous tourmenterons par divers supplices. »

« — Faites ce que vous voudrez. »

« Et courant vers les instruments de torture, je les saisis et je les jetai aux pieds du gouverneur en lui disant :

« — Me voilà tout prêt ; frappez, je ne crains pas vos tourments. »

« Les satellites les enlevèrent aussitôt. Les serviteurs du mandarin me dirent :

« — C'est la coutume que toute personne parlant au gouverneur s'appelle *So-in* (petit homme). »

« — Que me dites-vous là ? Je suis grand, je suis noble, je
« ne connais pas une telle expression. »

CHAPITRE X

ANDRÉ KIM, PRÊTRE (1845-1846)

« Quelques jours après, le gouverneur me fit comparaître de nouveau et m'accabla de questions sur la Chine. Quelquefois il me parlait par interprète, pour savoir si réellement j'étais Chinois. Il finit par m'ordonner d'apostasier. Je haussai les épaules et me mis à sourire en signe de pitié. Les deux chrétiens pris avec moi, vaincus par l'atrocité des tortures, dénoncèrent la maison que j'habitais à la capitale, trahirent Thomas Ni, serviteur de Votre Grandeur, Matthieu son frère et quelques autres. Ils avouèrent que j'avais communiqué avec les jonques chinoises et que j'avais remis des lettres à l'une d'entre elles. Aussitôt une escouade de satellites fut dirigée vers les jonques et en rapporta les lettres au gouverneur.

« ... On nous gardait avec une grande sévérité et chacun dans une prison séparée ; quatre soldats veillaient jour et nuit sur nous. Nous avions des chaînes aux pieds et aux mains et la cangue au cou. Une longue corde était attachée à des chaînes et trois hommes la tenaient par le bout, chaque fois qu'il nous fallait satisfaire aux exigences de la nature. Je vous laisse à penser quelles misères j'eus à supporter. Les soldats, voyant sur ma poitrine sept petites cicatrices qu'y avaient laissées des sangsues qu'on m'avaient appliquées pendant mon séjour à Macao, disaient que c'était la constellation de la Grande Ourse, et se divertissaient beaucoup à mon sujet.

« Dès que le roi sut notre arrestation, il envoya des satellites pour nous conduire à la capitale ; on lui avait annoncé que j'étais Chinois. Pendant la route, nous étions liés comme dans la prison. De plus, nous avions les bras garrottés d'une corde rouge, comme c'est la coutume pour les voleurs et les

grands criminels, et la tête couverte d'un sac de toile noirâtre. Chemin faisant, nous eûmes à supporter de grandes fatigues. La foule nous obsédait. Je passais pour étranger, et l'on montait sur les arbres et sur les maisons pour me voir.

« Arrivés à Séoul, nous fûmes jetés dans la prison des voleurs. Les gens du prétoire, entendant mon langage, disaient que certainement j'étais Coréen. Le jour suivant, je comparus devant les juges : ils me demandèrent qui j'étais.

« — Je suis Coréen, leur répondis-je ; j'ai été élevé en « Chine. »

« On fit venir des interprètes de langue chinoise, pour s'entretenir avec moi.

« Pendant la persécution de 1839, le traître (Je-saing-i) avait déclaré que trois jeunes Coréens avaient été envoyés à Macao pour y étudier la langue des Européens. Je ne pouvais rester longtemps inconnu, et d'ailleurs un des chrétiens pris avec moi leur avait dit qui j'étais. Je déclarai donc au juge que j'étais André Kim, l'un de ces trois jeunes gens, et je leur racontai tout ce que j'avais eu à souffrir pour rentrer dans ma patrie. A ce récit, les juges et les spectateurs s'écrièrent :

« — Pauvre jeune homme ! dans quels terribles travaux il « est depuis son enfance ! »

« Ils m'ordonnèrent ensuite de me conformer aux ordres du roi en apostasiant.

« — Au-dessus du roi, leur répondis-je, est un Dieu qui « m'ordonne de l'adorer. Le renier est un crime que l'ordre « du roi ne peut justifier. »

« Sommé de dénoncer les chrétiens, je leur opposai le devoir de la charité et le commandement de Dieu, d'aimer son prochain. Interrogé sur la religion, je leur parlai au long sur l'existence et l'unité de Dieu, la création et l'immortalité de l'âme, l'enfer, la nécessité d'adorer son créateur, la fausseté des religions païennes, etc. Quand j'eus fini de parler, les juges me répondirent :

« — Votre religion est bonne, mais la nôtre l'est aussi. « C'est pourquoi nous la pratiquons.

« — Si dans votre opinion, il en est ainsi, leur dis-je, vous

« devez nous laisser tranquilles et vivre en paix avec nous.
« Mais loin de là, vous nous persécutez, vous nous traitez
« plus cruellement que les derniers criminels : vous avouez
« que notre religion est bonne, qu'elle est vraie et vous la
« poursuivez comme une doctrine abominable. Vous vous
« mettez en contradiction avec vous-mêmes. »

« Ils se contentèrent de rire de mes arguments... Le juge m'annonça que trois navires de guerre qu'il croit français, ont mouillé près de l'île Ou-ien-to :

« — Ils viennent, me dit-il, par l'ordre de l'Empereur de France et menacent la Corée de grands malheurs. Deux sont partis en assurant qu'ils reviendraient l'année prochaine ; le troisième est encore dans la mer de Corée. »

« Le gouvernement paraît terrifié. Il se rappelle la mort des trois Français martyrisés en 1839. On me demande si je sais le motif pour lequel ces navires sont venus. Je leur réponds que je n'en sais rien, qu'au reste, il n'y a rien à craindre, car les Français ne font aucun mal sans raison. Je leur ai parlé de la puissance de la France et de la générosité de son gouvernement. Ils paraissent y ajouter foi. Cependant ils m'objectent qu'ils ont tué trois Français et qu'ils n'ont jamais été punis. Si réellement trois navires français sont venus en Corée, Votre Grandeur doit le savoir.

« On m'a donné à traduire une mappemonde anglaise ; j'en ai fait deux copies avec des couleurs brillantes, l'une est destinée au roi. En ce moment, je suis occupé à composer par l'ordre des ministres un petit abrégé de géographie. Ils me prennent pour un grand savant. Pauvres gens !

« Je recommande à Votre Grandeur, ma mère Ursule. Après une absence de dix ans il lui a été donné de revoir son fils quelques jours et il lui est enlevé presque aussitôt ! Veuillez bien, je vous prie, la consoler dans sa douleur. Prosterné, en esprit, aux pieds de Votre Grandeur, je salue pour la dernière fois mon bien-aimé Père et Révérendissime Evêque. Mes salutations très respectueuses à M. Daveluy.

« Au revoir dans le ciel. »

« André KIM, prêtre, prisonnier de Jésus-Christ. »

Par cette lettre d'adieux, le courageux André montrait bien, qu'il ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait. Il profite du peu de temps qui le séparait de la mort pour envoyer aux chrétiens de Corée, ses compatriotes, un dernier mot d'encouragement à rester fermes dans la foi malgré les épreuves et la persécution.

« Mes très chers frères, sachez-le bien, Notre-Seigneur Jésus, descendu en ce monde, a souffert lui-même des douleurs sans nombre. Par ses souffrances, il a établi son Eglise qui doit croître aussi au milieu des croix et des tribulations ; mais quoi que le monde fasse pour l'attaquer et la détruire, il ne pourra la vaincre.

« En Corée aussi, la religion, introduite depuis cinquante ou soixante ans, a bien des fois été secouée par la tempête, et néanmoins les chrétiens y sont encore. Aujourd'hui la persécution recommence ; plusieurs chrétiens et moi-même sommes en prison, et tous vous êtes menacés. Ne faisant qu'un même corps avec vous tous, puis-je n'en être pas peiné et la nature pourrait-elle voir cette cruelle situation sans amertume ? Toutefois, il est écrit que Dieu connaît le nombre de nos cheveux et que pas un ne tombe de notre tête sans sa permission. Suivons donc la volonté sainte du Seigneur, et prenant le parti de notre chef Jésus, combattons toujours le monde et le démon.

« Dans ce temps d'agitation et de troubles, semblables à de vaillants soldats, revêtons nos armures et, comme sur un champ de bataille, combattons et soyons vainqueurs. Surtout n'oubliez pas la charité mutuelle ; secourez-vous les uns les autres et attendez que Dieu ait pitié de vous et exauce vos prières.

« Les quelques chrétiens emprisonnés avec moi sont, par la grâce de Dieu, en bonne santé ; s'ils venaient à être punis de mort, n'oubliez pas leurs familles. J'aurais bien des choses à vous dire, mais comment tout dire par lettre ? Je termine donc. Pour nous, sous peu, nous irons au combat. Je vous en prie, exercez-vous sincèrement à la vertu, et rencontrons-nous au ciel.

« Le temps de la persécution est une épreuve de Dieu :

par la victoire sur le monde et sur le démon, on acquiert la vertu et les mérites. Ne vous laissez point effrayer par les calamités ; ne perdez pas courage et ne reculez pas dans le service de Dieu, mais plutôt suivant la trace des saints, augmentez la gloire de l'Eglise et montrez-vous les vrais soldats et sujets du Seigneur. Quoique nombreux, que votre cœur soit un : n'oubliez pas la charité ; supportez-vous et aidez-vous les uns les autres et attendez un moment où Dieu aura pitié de vous. Le temps ne me permet pas d'en écrire davantage. Mes chers enfants, j'espère vous rencontrer tous au ciel pour y jouir avec vous du bonheur éternel. Je vous embrasse tendrement.

« André KIM, prêtre. »

« P. S. — Tout est ordonné ici-bas par Dieu : tout est de sa part récompense ou punition. La persécution elle-même n'arrive que par sa permission : supportez-la patiemment et pour Dieu. Seulement conjurez-le avec larmes, qu'il rende la paix à son Eglise. Ma mort vous sera sans doute sensible et vos âmes se trouveront dans la détresse ; mais sous peu, Dieu vous donnera des pasteurs meilleurs que je ne suis. Ne vous contristez donc pas trop et efforcez-vous par une grande charité de servir Dieu comme il mérite d'être servi. Restons donc unis dans la charité, et après la mort, nous serons unis pour l'éternité et nous jouirons de Dieu à jamais. Je l'espère mille fois, dix mille fois. »

Quels touchants adieux que ceux de ce jeune prêtre sur le point de mourir ! Quelle tranquillité d'âme et quelle indomptable énergie à ce moment suprême ! Pas une larme sur lui-même, pas un regret de voir sa carrière si tôt achevée. Devant les bourreaux et leurs supplices, un pied déjà dans l'éternité, il salue une dernière fois ceux qu'il aime avec le même sang-froid et la même simplicité de sentiments que s'il s'agissait d'un voyage de quelques jours seulement.

Trois jours après, André ajouta un *post-scriptum* à sa lettre adressée à son évêque. Il venait d'acquérir la certitude de la présence des navires français sur la côte de Corée.

« Ils peuvent facilement me délivrer, disait-il ; mais s'ils se contentent de menacer le gouvernement et s'en retournent ainsi, ils font un grand mal à la mission et m'exposent à de grands tourments avant de mourir. Mon Dieu, conduisez toutes choses à bonnes fins. »

* * *

Il y avait sept ans que Monseigneur Imbert et ses compagnons avaient été mis à mort, quand la France fit déposer sur les rivages coréens, une lettre qui demandait raison de cet odieux attentat. Cette démarche si tardive ne pouvait que paraître ridicule adressée de cette façon à un peuple qui tremble seulement devant le châtiment, qui comprend le langage des coups de canons, et n'a que du mépris pour les formes ordinaires de la diplomatie civilisée comme de vaines démonstrations de menaces orgueilleuses, plus faciles à lancer qu'à exécuter.

Ce fut précisément ce qui hâta le supplice du Père André et de ses compagnons, comme lui-même l'avait prédit. Les ministres du roi, étonnés de sa science et gagnés par son aimable politesse et ses grandes qualités, avaient adressé au roi une demande collective pour obtenir sa grâce. La lettre des Français venue dans ces circonstances le poussa à laver ce qu'il regardait comme une insulte de la part de ces barbares d'Occident, dans le sang du P. André. Il rejeta donc le pourvoi en grâce et donna même l'ordre de presser l'exécution afin de donner une preuve de son courage devant les réclamations des étrangers.

* * *

Le 16 septembre 1846, le P. André fut tiré de sa prison et mené au supplice. Une compagnie de soldats, le fusil sur l'épaule, l'escortait, commandée par un grand mandarin militaire chargé de l'exécution. Le martyr était assis sur une chaise grossière, les mains attachées derrière le dos et s'avavançait ainsi porté au milieu d'une foule immense de

curieux. Arrivé au bord du fleuve à une lieue presque de la ville, on le descendit de sa chaise ; les soldats firent cercle autour de lui, et la sentence qui le condamnait à la peine capitale fut lue à haute voix. Le P. André se tourna alors vers la foule. « Je suis à ma dernière heure, s'écria-t-il d'une voix forte. O vous tous qui êtes ici, écoutez-moi bien. Si j'ai communiqué avec les Français, c'est pour ma religion, c'est pour mon Dieu. C'est pour lui encore que je meurs. Si vous voulez être heureux après cette vie, faites-vous chrétiens, car à leur mort, Dieu réserve de terribles châtimens à ceux qui l'auront méconnu. »

A peine avait-il achevé ces nobles paroles qu'on le dépouilla de tous ses vêtements. On lui blanchit la face avec de la chaux, deux flèches furent suspendues à ses oreilles, et après lui avoir lié les bras derrière le dos, deux hommes lui passèrent deux longs bâtons sous les aisselles, et le portèrent ainsi sur leurs épaules, trois fois autour du cercle des spectateurs. Enfin on le fit mettre à genoux, au pied d'une pique plantée dans le sol, les cheveux relevés et le cou à découvert.

Le P. André, conservant jusqu'au bout son courage et son sang-froid, se prêtait avec tranquillité à tous ces lugubres préparatifs :

« — Suis-je bien comme cela ? » demandait-il aux soldats. Pourrez-vous frapper à votre aise ? »

« — Non disaient ceux-ci, pas comme celà ; tournez-vous un peu. Voilà qui est bien. »

« — Frappez donc, leur dit-il, je suis prêt. »

Alors commença autour du martyr, une sorte de danse guerrière, exécutée par une douzaine de soldats qui, le sabre au poing, déchargeaient leur arme en passant sur le cou de leur victime. La tête ne tomba qu'au huitième coup de sabre.

Le P. André avait à peine vingt-cinq ans. Ses travaux, son zèle, son intrépidité dans le danger et tant d'autres précieuses qualités, tout promettait à la Corée, pour de longues années, un fervent apôtre. Sa vie fut celle d'un vaillant soldat du Christ, son martyre glorieux fut le digne couronnement d'une telle vie.

Mgr Ferréol pleura amèrement son cher André, prémices empourprées du sacerdoce en Corée, alors qu'il fondait sur lui de si légitimes espérances. Dans les circonstances actuelles, cette perte semblait irréparable. Il était aisé de prévoir de quelle utilité eût été pour la prédication de l'Évangile, cet ardent jeune homme élevé dans les travaux et les souffrances de l'exil et de l'apostolat. Du P. André, au jour de son triomphe, l'on peut dire avec la même admiration et les mêmes regrets que fait naître la mort des jeunes saints : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*. Enlevé de ce monde à la fleur de son âge, il a fourni cependant une longue carrière.

CHAPITRE XI

DEUX SAINTS PRÊTRES (1839-1861).

Spiritus Domini ornavit caelos. Ornamenta enim caelorum sunt virtutes predicantium.

(S. GREG. P., *hom. 30 in Evang.*)

L'Esprit du Seigneur a embelli les cieux. Les vertus des apôtres sont, en effet, la parure du royaume céleste.

Dans le jardin spirituel de la Sainte Eglise, à côté des roses aux vives couleurs, s'épanouissent aussi plus modestement d'autres fleurs au parfum discret, et si Notre-Seigneur met dans la main de ses martyrs la palme sanglante des glorieux combats, il réserve aussi d'immortelles couronnes à ceux qui le servent fidèlement dans la paix.

Nous avons raconté les grands travaux et la fin prématurée du P. André Kim ; arrêtons-nous quelques instants devant le spectacle édifiant des vertus apostoliques qui brillèrent pendant la carrière, trop courte aussi, de son saint ami le P. Thomas Tsoï, et celle de M. Ambroise Maistre, dont nous avons parlé plus haut.

Le P. Thomas naquit d'une famille fort riche et convertie dès l'apparition du christianisme en Corée. Son père François Tsoï rencontrant, dans son pays natal, trop d'obstacles à la pratique de la religion, s'éloigna d'abord de ses frères, puis revint les engager à abandonner leur pays pour la capitale où il leur serait plus facile de vivre en chrétiens. A peine y furent-ils établis qu'ils perdirent presque toute leur fortune par la malice de quelques païens ; mais, voulant obéir à l'ordre de Jésus-Christ, ils pardonnèrent à leurs ennemis et refusèrent de s'en venger. Pour avoir la paix,

ils se réfugièrent dans les montagnes, où la persécution avait déjà chassé d'autres chrétiens. François était aimé et estimé de tous ; partout et toujours il était uni à Dieu, et ses paroles simples et pleines de ferveur pénétraient tous les cœurs. Il prenait soin d'élever chrétiennement ses enfants. Sa charité à l'égard du prochain était aussi grande qu'ingénieuse. Bien que pauvre lui-même, il faisait encore l'aumône. Quand il allait au marché, il achetait ce qu'il y avait de plus vil et de plus mauvais. Comment vivraient ces pauvres gens, disait-il, s'ils ne trouvaient point d'acheteurs pour les denrées de rebut ? Ses grandes vertus et son zèle le firent distinguer par le missionnaire. Créé catéchiste en 1839, il vint au secours des prisonniers pour la foi, ensevelit le corps des martyrs, et recueillit d'abondantes aumônes pour les malheureux. Puis il se prépara lui-même au martyre, et exhorta les membres de sa nombreuse famille à se montrer tous, devant la persécution qui menaçait, dignes du beau nom de chrétiens. Ses prévisions s'accomplirent bientôt.

Un jour, des satellites vinrent frapper à sa porte, bien avant le lever du soleil. François s'avance à leur rencontre et leur demande tranquillement :

« — D'où venez-vous ?

« — De Séoul, disent les satellites.

« — Pourquoi donc avez-vous tant tardé à venir ? Depuis longtemps nous vous attendions avec impatience ; nous sommes prêts, mais l'aube ne paraît pas encore : reposez vos membres fatigués, fortifiez-vous par un peu de nourriture, et bientôt nous partirons tous en bon ordre.

« — Ah ! vraiment, s'écrie le chef des satellites, stupéfait, je vois que vous êtes de véritables chrétiens, vous et les vôtres. Allons, dit-il à ses hommes, que craindrions-nous avec de pareilles gens ? Ils ne s'enfuiront pas, reposons-nous donc tranquillement. »

Là-dessus ils se mettent tous à dormir en paix. Pendant ce temps, François aide son épouse Marie à préparer quelques mets pour les persécuteurs. Le repas achevé, il offre un vêtement à chacun d'eux, réunit tous les membres de sa

famille et s'offre à les suivre. Ces gens grossiers étaient dans l'admiration devant des procédés si étranges.

Les confesseurs, au nombre de quarante, se mettent en marche. En tête, les hommes avec leurs fils aînés, puis les femmes et les petits enfants à la mamelle. Les satellites ferment la marche. On était en juillet ; la chaleur accablante, la longueur du chemin faisaient jeter des cris de douleur aux petits enfants fatigués. Sur la route, les païens s'attroupaient et couvraient du bruit de leurs malédictions les gémissements de cette légion de martyrs. Quelques-uns même ne leur épargnaient ni les injures, ni les pierres, ni les coups de bâtons.

La voix de François dominait ces clameurs insolentes.

« Courage, mes frères, s'écriait-il, courage ; voyez l'ange du Seigneur, une verge d'or à la main mesurant et comptant tous vos pas. Voyez devant vous Notre-Seigneur qui vous précède avec sa croix. Suivons-le courageusement. »

Ainsi parlait le chef de ces héros et sa voix électrisait tous ces compagnons.

Chargés de chaînes, dès le lendemain de leur arrivée, ils comparurent devant les juges. François est sommé d'apostasier, après avoir subi la torture.

« Malheureux, dit-il au juge, vous osez m'ordonner de me parjurer ! Si l'infidélité envers l'homme est un si grand crime, que sera-ce de l'infidélité envers Dieu ? »

A cette réponse, ses jambes et ses bras sont broyés ; cent dix coups de rotin font voler sa chair en lambeaux, et le corps labouré de plaies, il est rapporté à la prison.

Les juges le firent de nouveau venir au prétoire :

« — Voilà, lui dirent-ils, un livre de ta religion ; désireux de t'entendre, nous nous sommes réunis pour que tu nous en lises quelque chose. »

Souriant de plaisir, oubliant ses douleurs, François saisit ce livre avec bonheur, se met à le lire et à le commenter avec tant d'onction que tous les auditeurs se lèvent spontanément, et saisis d'admiration, ils louent cette religion qui inspire une joie si libre et si pure au milieu des plus horribles tourments.

Mais la mort de François était décrétée ; coupable d'avoir envoyé son fils Thomas à l'étranger pour étudier, il était indigne d'aucune pitié. On le soumit donc les jours suivants à de si cruelles tortures qu'il ne pouvait plus remuer aucun membre. En deux fois on lui appliqua plus de cent coups de la terrible planche des voleurs. Cependant il était si calme et si impassible dans ses souffrances, que les bourreaux se disaient entre eux :

« — Ce n'est pas un homme revêtu de chair, il est de bois ou de pierre. »

Quelques jours après, il expira en prison, dans les sentiments de la plus vive foi ; sa femme fut décapitée, après avoir reçu plus de trois cents coups de bâton, et avoir vu son enfant à la mamelle mourir sur son sein épuisé par les supplices. Telle était l'illustre famille du P. Thomas Tsoï. Tels étaient son vertueux père et sa pieuse mère, dignes assurément de donner le jour à un fils qui devait être une des premières fleurs du sacerdoce en Corée.

* * *

Tandis que Mgr Ferréol et ses compagnons devenaient le jouet des flots sur le golfe du Léao-tong, M. Maistre et Thomas Tsoï étaient restés en Mongolie, guettant, eux aussi, une occasion favorable de pénétrer en Corée. Plusieurs fois ils renouvelèrent leurs inutiles tentatives. En 1846, ils étaient arrivés à Houng-tchoung après un long voyage de dix-sept jours dans les glaces de la Mandchourie, attendant l'unique jour de foire annuelle où il soit permis aux Coréens de trafiquer avec les Chinois. Ils espéraient se glisser adroitement parmi les marchands, et franchir la frontière sans être vus.

Malheureusement, malgré leurs précautions, le visage peu chinois de M. Maistre fut remarqué, et un matin, quatre officiers mandchoux arrêtaient les deux voyageurs et les conduisirent en prison. La foule s'assembla. Pendant toute la journée, on se presse, on se pousse pour voir de plus près les deux barbares, les toucher, tirer la barbe de l'Européen

« — Je les regardais avec calme, écrivait peu après M. Maistre, et je les laissais faire. Notre-Seigneur a été bien plus maltraité la veille de sa Passion. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; il doit donc se réjouir d'être traité comme lui. »

La nuit vint et la fatigue l'emportant sur l'inquiétude, les prisonniers s'endormirent jusqu'au matin, où le mandarin, après les avoir interrogés, ordonna simplement de les reconduire à une journée et demie de cet endroit. Des traités récemment conclus avec les Européens, et partout publiés, garantissaient, dès lors, la vie du missionnaire en Chine, en attendant une plus complète liberté.

Ayant donc manqué leur but encore cette fois, M. Maistre et Thomas retournèrent au séminaire de Mandchourie où ils passèrent un an. L'année suivante, ils se rendirent à Pien-Men ; ce fut pour y apprendre la triste nouvelle de la mort d'André Kim, et l'impossibilité de tenter de pénétrer cette fois en Corée à cause de la persécution. Attristés en voyant le chemin fermé de ce côté, ils se rendirent à Hong-Kong pour y combiner d'autres plans. On était alors en 1847.

Le commandant Lapierre, monté sur deux navires, avait résolu d'aller demander raison, cette fois, d'une manière plus positive au gouvernement coréen du meurtre de Mgr Imbert et de ses compagnons. L'occasion d'entrer en Corée était trop belle, pour que M. Maistre la laissât échapper. Il partit donc avec l'expédition, accompagné du diacre Thomas. Malheureusement, les deux vaisseaux, par une fatale ignorance des côtes, touchèrent ensemble un banc de sable, à une petite distance du rivage de Corée, et se perdirent. Les équipages furent sauvés, mais l'expédition était manquée ; les deux apôtres reprirent de nouveau le chemin de la Chine.

Il semble qu'un si grand nombre de tentatives inutiles aurait dû décourager les deux zélés missionnaires ; mais Dieu, pour qui ils souffraient, soutenait leur courage.

Le calme et l'aménité de M. Maistre ne se démentirent pas un instant !

Quand à Thomas Tsoï, sa résignation brillait admirable-

ment dans les touchantes lettres qu'il écrivait alors à M. Légrégeois, directeur du séminaire des Missions Etrangères.

« Nos vœux ne sont pas réalisés. Mais que pouvons-nous chercher en dehors du bon plaisir de Dieu ? Aussi quand nos projets ne réussissent pas, nous ne croyons pas que tout est perdu ; car ce n'est pas pour un homme mortel ou pour nous-mêmes que nous travaillons et que nous avons du zèle, mais c'est pour Dieu qui voit le fond de nos cœurs, et qui n'a pas besoin de nos services, pour Dieu qui nous a prédestinés à porter du fruit dans l'humilité et dans une grande patience, par la ressemblance avec son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Ce que nous souffrons est bien peu de chose pour obtenir la miséricorde de Dieu. Combien de saints lui ont offert de ferventes prières, de grands sacrifices, de longues et pénibles mortifications pendant dix, vingt, trente et quarante ans, pour la conversion d'un seul pécheur ou pour obtenir une grâce particulière ! Quand je jette les yeux sur ces exemples je ne sais quel esprit m'anime. C'est peut-être à cause de ma grande négligence à recourir au secours divin ; c'est à cause de mes innombrables péchés et de ma trop grande confiance dans les hommes que Dieu n'exauce pas vos prières ; c'est moi qui fais obstacle à la divine miséricorde. O mon Seigneur, Dieu très bon, jetez-moi dans le fond de la mer, si je suis la cause de votre colère, et ayez pitié de vos serviteurs. Que votre sainte volonté seule s'accomplisse sur moi, en moi, par moi et avec moi. »

Telle était cette belle âme du P. Thomas Tsoï, retenu loin de sa patrie, malgré ses vifs désirs et ses efforts infructueux. Lorsqu'il traçait ces lignes, il était prêtre depuis quelques jours seulement, et toute sa vie, trop courte hélas, il sut conserver cette fraîcheur de délicate piété. Il passa sept mois au Léao-tong, se formant au ministère sous la direction de M. Berneux qu'il devait rencontrer plus tard en Corée.

Enfin cette année 1849, il repartit encore avec son compagnon M. Maistre, pour entrer en Corée par Pien-Men. C'était le troisième voyage qu'ils entreprenaient de ce côté. Allait-il encore aboutir à une déception comme tant d'autres si bien combinés ?

Les courriers envoyés par Mgr Ferréol arrivèrent à la frontière au jour fixé, à la grande joie des deux missionnaires. Mais ils ne voulurent jamais consentir à accompagner M. Maistre à cause de l'extrême danger qu'ils courraient d'être pris. Devant leur volonté inébranlable, il fallut se séparer le cœur bien gros. Thomas promit à son vénéré compagnon de tout faire pour l'aider à entrer à son tour.

La nuit était très profonde ; un vent glacial retena t les soldats dans leurs maisons. Le P. Thomas franchit heureusement le poste sans être aperçu et quelques jours après, il était auprès de Monsieur Daveluy, alors si dangereusement malade qu'il lui administra l'extrême-onction. Tout aussitôt il commença la visite des chrétiens, surtout de ceux que son visage coréen lui permettait de visiter avec moins de danger que les prêtres européens.

(A suivre).

LES DESASTRES D'ARMENIE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon)

Les événements auxquels a assisté le monde civilisé se passent de tout commentaire. Quel spectacle horrible ! la cruauté des bourreaux, la patience des victimes, l'inertie du pouvoir central, l'indifférence des grandes puissances de l'Europe civilisée, l'héroïsme des martyrs compensant la timidité et la lâcheté d'un certain nombre, voilà le tableau émouvant qui plaide mieux que nous ne saurions le faire nous-même la cause de ces infortunés chrétiens. Mgr Altmayer, que nous avons l'honneur de voir ces jours derniers, nous affirmait que le chiffre des victimes dépassait cent mille. Quant aux malheureux, privés de tout secours, de toutes ressources, il est incalculable.

Plusieurs mois se sont déjà écoulés depuis ces horribles événements. Aussi, dans les pages suivantes, nous bornerons-nous à signaler les faits les plus lamentables. Des scènes héroïques dignes des premiers siècles de l'Eglise méritent aussi d'être recueillies dans le livre d'or de notre OEuvre.

A Malatia, les atrocités du fanatisme musulman ont été poussées à l'extrême. Là, le massacre des Arméniens fut affreux. Le 1er novembre, un Arménien catholique, nommé Grégoire, était égorgé, et deux jours après, le massacre commençait à la fois dans tous les quartiers chrétiens ; il dura du dimanche jusqu'au mardi soir.

3000 Arméniens, grégoriens et catholiques, s'étaient réfugiés dans l'église, l'archevêché et les écoles arméniennes catholiques. Le matin du 6 novembre, les mahométans donnèrent l'assaut à l'église et sommèrent l'archevêque,

Mgr Korkorouni, de leur livrer les grégoriens. Le prélat ayant refusé, les Turcs commencèrent à mettre le feu à l'édifice. La situation des réfugiés était désespérée. Heureusement le vicaire général de Mgr Korkorouni ouvrit à temps une porte donnant sur le jardin, et toute cette multitude alla se réfugier dans la propriété d'une famille turque voisine, où se trouvait le gouverneur, avec le commandant militaire de la place. Sur les supplications du vénérable archevêque, le gouverneur accorda à ces trois mille chrétiens, la faveur d'aller s'abriter dans la caserne. Dans cette bagarre, 70 Arméniens catholiques tombèrent sous les coups des mahométans. Mais Mgr Korkorouni a eu la consolation de sauver plus de 7000 de ses compatriotes grégoriens. Ces malheureux une fois éloignés, l'église, l'archevêché, le couvent des religieuses de l'Immaculée Conception et les deux écoles arméniennes catholiques ont été entièrement saccagés.

* * *

A Sivas, plus de 7000 chrétiens furent massacrés, le 12 novembre : les blessés se comptaient par centaines. Un grand nombre de jeunes filles et d'enfants furent enlevés. Plus de 1000 comptoirs et boutiques furent pillés ; environ 550 maisons subirent le même sort. Dans un khan en pierre, nouvellement construit, et où se trouvaient les comptoirs des plus riches négociants arméniens de la ville, 68 coffres-forts furent spoliés. Les Circassiens parvenaient à les briser en déchargeant un coup de fusil Martini dans le trou de la serrure. Les dégâts de ce khan s'élèvent à 2,300.000 francs. Douze autres khans furent également pillés. Les pertes des Arméniens de Sivas sont évaluées à 17,250.000 francs.

* * *

A Marach, c'est le 18 novembre que commença le massacre général. Chaque chef de quartier, entouré de soldats et suivi d'une troupe de musulmans, parcourait les rues

en criant : « Mort aux Ghiaours ! » Ils enfonçaient les portes des maisons chrétiennes, tuant les hommes, pillant tout ce qu'ils pouvaient trouver, se précipitant sur les femmes, leur arrachant leurs bijoux, leurs vêtements, etc. Ces abominations durèrent jusqu'au soir sans un instant de trêve. Bien des victimes furent hachées en morceaux.

Tous les villages chrétiens des environs de Marach furent pillés et incendiés. Un vénérable missionnaire franciscain, le R. P. Salvator, curé de Moudjouk-Dérésé, fut tué dans des circonstances dignes d'un enfant de saint François. Saisi dans sa paroisse, le 23 novembre, avec 11 catholiques, et remis, par ordre d'un colonel turc, entre les mains d'une escorte de soldats, il devait être conduit à Marach avec ses compagnons. A moitié chemin, les disciples de Mahomet les sommèrent de renier Jésus-Christ. Tous refusèrent, grâce aux exhortations du P. Salvator. Les musulmans, voyant leur fermeté dans la foi chrétienne, les massacrèrent et, pour se venger de leur insuccès, percèrent le pauvre religieux d'un grand nombre de coups de baïonnette, puis ils brûlèrent tous les cadavres.

C'est un martyr de plus à ajouter à la nombreuse phalange des enfants du Patriarche d'Assise qui ont teint de leur sang cette terre d'Orient pour conserver à l'Eglise les lieux témoins de nos plus grands mystères et pour propager notre sainte religion dans les pays soumis à l'Islamisme.

Tous les chrétiens qui purent s'échapper se réfugièrent sur les montagnes voisines et durant trois mois 20.000 personnes furent assiégées dans Zeïtoun par une vingtaine de compagnies de soldats et un grand nombre de Circassiens et de Kurdes. Les Zeïtouniotes résistèrent héroïquement aux troupes du Gouvernement, et obtinrent finalement une amnistie générale.

*
* * *

A Césarée le massacre eut lieu le 30 novembre et coûta la vie à 400 Arméniens.

Nous citerons seulement un incident touchant. Une

jeune mère, frappée par le couteau des assassins, était étendue morte sur le plancher de sa chambre. Figurez-vous l'émotion des voisins qui, pénétrant le lendemain dans l'appartement, voient un petit ange, en train de teter, avec des caresses enfantines, le sein de sa mère sans vie !...

* * *

A Gurune, la population arménienne a été préservée d'une extermination radicale, grâce à la prudence des notables arméniens catholiques, de leur curé, le R. P. Arakelian, et de son vicaire, M. Mardinos-Mighivian. Les braves Guruniotés résistèrent d'abord aux attaques des Kurdes ; mais des milliers de Circassiens et d'autres nomades finirent par avoir raison de leur courage.

Par ordre du gouverneur général, le président de la municipalité de Gurune et le capitaine Mourad Bey conseillèrent aux Arméniens catholiques du quartier Orta Choughoul, centre de la mission, d'arborer le drapeau blanc aux fenêtres de leurs maisons. La veille de la dernière attaque qui fut terrible, un chef kurde, à qui les Arméniens catholiques de Gurune avaient fourni des vivres, leur offrit une hospitalité généreuse.

Mais plus de mille maisons, ainsi que deux églises grégoriennes et trois chapelles protestantes, sont réduites en cendres. Quatorze cents Arméniens furent massacrés. Un évêque, ayant refusé d'embrasser le mahométisme, fut brûlé vif au couvent d'Aschod. Cent cinquante jeunes filles ont été enlevées par les Kurdes ; des mères jetaient au fleuve leurs enfants, préférant les voir périr dans les flots plutôt que de tomber entre les mains de ces barbares.

* * *

Suivant les derniers rapports, les victimes d'Arabghir s'élèvent à trois mille. Un survivant du massacre, dans une lettre adressée à un compatriote demeurant à Cons

tantinople, fait un tableau saisissant de l'aspect lugubre qu'offrait, le lendemain du désastre, cette ville importante, où, il y a trois mois à peine, l'industrie et le commerce des Arméniens étaient si florissants :

« C'était, dit-il, un spectacle affreux de voir d'innombrables corbeaux, attirés par l'odeur du sang, exécuter au-dessus des cadavres des évolutions, en poussant de sinistres croassements. Ils semblaient accourir pour achever l'œuvre barbare des Kurdes ! »

Cinq prêtres grégoriens et deux prédicants protestants furent égorgés. Les fanatiques mahométans, après avoir forcé l'un d'eux à se coiffer du turban et à chanter l'*Ezan* (symbole musulman) sur les marches du maître-autel de l'église, l'ont impitoyablement immolé, en disant qu'il était déjà digne d'entrer au paradis du prophète. Cinq églises et deux temples sont saccagés, trois églises incendiées. Les assassins n'ont pas laissé un seul grain de blé aux survivants, et, pour leur ôter toute chance de salut, ils ont détruit tout ce qu'ils n'ont pu emporter. Aussi, le froid, venant en aide à la faim, fait-il de nombreuses victimes dans les rangs de ces malheureux.

Plus de six cents Arméniens catholiques et grégoriens s'étaient réfugiés dans l'église arménienne catholique, où M. l'abbé Etienne Israélian, ancien élève du collège de la Propagande, les avait accueillis avec le plus charitable empressement. Le curé ferme les portes, allume tous les cierges, expose le Très Saint Sacrement devant lequel il se prosterne avec son peuple... La piété des grégoriens n'était pas moins ardente que celle de leurs frères catholiques. Le prêtre exhorte ces chrétiens à faire de fervents actes de contrition et prononce sur eux les paroles de l'absolution.

Les supplications continuent, entrecoupées par des sanglots, tandis qu'au dehors crépitent les flammes des incendies, que les détonations des fusils et les vociférations des foules sanguinaires répandent la terreur par toute la ville. Peu à peu les bruits sinistres se rapprochent de l'église. Déjà les portes sont sur le point de céder aux

efforts erragés des assaillants... Tout à coup le missionnaire donne aux pénitents une dernière absolution, s'élançe vers la porte principale de l'église, l'ouvre toute grande, et se présente vaillamment à ces hordes ! Chose incroyable !... à la vue des chrétiens agenouillés et priant à haute voix au pied de l'autel resplendissant de lumières, une étrange panique s'empare subitement de ces sauvages et, au lieu de se précipiter dans l'enceinte sacrée, ils prennent tous la fuite, comme s'ils étaient poursuivis par un ennemi invisible ! Et voilà comment ces chrétiens privilégiés échappent, par un incontestable miracle, à une extermination certaine.

* * *

Voici quelques renseignements relatifs aux massacres d'Aintab.

Le 16 décembre, à 7 heures du matin, les musulmans se soulevèrent et commencèrent à égorger les chrétiens. Ce fut alors un sauve-qui-peu général. Affolés, les uns couraient vers les khans ; d'autres se barricadaient chez eux ; ceux-ci entraient dans la première maison venue, et même chez les musulmans où quelques-uns trouvèrent le salut. En un quart d'heure, les quartiers chrétiens furent enveloppés par des milliers de musulmans, armés de couteaux, de haches, de cimeterres, de fusils.

Les soldats en armes encourageaient leurs coreligionnaires au massacre et au pillage. Du haut des minarets, les musulmans et les soldats tiraient sur les chrétiens. Les portes des maisons et des boutiques étaient brisées à coups de haches, ou incendiées. Une porte résistait-elle ? ces vandales pénétaient, au moyen d'échelles, dans les étages. Ils commençaient par massacrer les hommes ; puis ils pillaient tout, jusqu'au dernier morceau de chiffon. Ils arrachaient aux femmes et aux filles leurs bijoux, leurs boucles d'oreilles ; plusieurs eurent les oreilles déchirées. A d'autres, on enlevait les quelques haillons qui les couvraient. La plume se refuse à tracer certaines scènes de la plus atroce barbarie. Le carnage dura jusqu'au soir. Huit cents chré-

tiens furent tués ou blessés ; quinze cents maisons pillées et dix-neuf brûlées.

* * *

A Orfa les chrétiens tenaient leurs boutiques fermées, n'osant pas s'exposer à la rage des musulmans. Le gouverneur fit faire des perquisitions chez tous les Arméniens pour ramasser les armes qui s'y trouvaient ; puis il appela les principaux d'entre eux et les engagea à ouvrir leurs magasins :

« — Vous n'avez plus rien à craindre, la paix est faite, je réponds de tout. »

Quelques jours après, les cadavres de 3000 chrétiens jonchaient les rues et les places.

Une foule de femmes et d'enfants s'étaient réfugiés dans l'église arménienne. Les musulmans y pénétrèrent, massacrèrent les prêtres, les quelques hommes qui s'y trouvaient, commettent d'autres abominations et, enfin, mettent le feu à l'église. Les personnes qui voulaient s'échapper étaient repoussées dans l'intérieur à coup de baïonnettes. Huit cents victimes périrent dans les flammes. Le carnage dura six heures. Vers le coucher du soleil, le gouverneur fit sonner le clairon pour avertir que tout était fini et que chacun eût à rentrer chez lui.

Le lendemain, la ville se trouva infectée de l'odeur des cadavres restés sans sépulture. Le gouverneur obligea les Juifs à les ensevelir dans une immense fosse. On les traînait dans les rues par les pieds comme des chiens morts. Chaque Juif reçut 4 piastres par cadavre. On chargea ensuite les femmes juives de laver le sang qui souillait les rues et les murailles.

Le nombre des morts fut de deux mille sept cents, suivant les calculs les plus modérés ; d'autres disent quatre mille.

Une cinquantaine de chrétiens furent sauvés par leurs amis musulmans. Le gouverneur les accusa, sans motifs, d'avoir tué les dix musulmans qui avaient péri dans les

troubles. Il les fit emprisonner et conduire enchaînés au gouverneur d'Alep pour que celui-ci eût à les juger.

* * *

Bérejik eut aussi ses massacres.

Dès le commencement des troubles, le curé catholique avait été jeté en prison sous le plus futile prétexte. Il fut horriblement maltraité par ses gardiens, qui le rouaient de coups et ne lui donnaient de nourriture que le nécessaire pour ne pas mourir. Enfin la nouvelle de son emprisonnement parvint à l'évêque qui réside à Alep. Ce prélat obtint, par le consul, que le prisonnier fut amené dans la ville et qu'on y examinât sa cause. On reconnut aussitôt son innocence et il fut rendu à la liberté. Il était depuis quarante-huit jours dans une affreuse prison.

* * *

Il ne reste que des ruines de l'importante mission arménienne catholique de Tell-Ermen (diocèse de Mardine). Les habitants de ce bourg auraient tous péri dans les flammes ou par le fer sans une ingénieuse médiation de leur curé auprès des chefs kurdes.

Ces chrétiens avaient d'abord compté sur la protection de Rechid Bey, un chef influent qui renouvelait, encore le 6 novembre, sa promesse moyennant finance. Mais le lendemain, au lieu de les défendre contre l'incursion des Kurdes montagnards, il manque lâchement à sa parole et prend part avec ces derniers au pillage et à l'incendie. Les assiégeants formaient tous ensemble un corps de dix mille cinq cents hommes. Les pauvres chrétiens se réfugient dans l'église où ils soutiennent pendant dix-huit heures une terrible fusillade. Les plus courageux firent des efforts surhumains.

La situation devenant extrêmement critique, les femmes prennent la résolution de monter sur la terrasse de l'église

pour se précipiter de là avec leurs filles dans la cour de l'édifice sacré, afin de ne pas tomber entre les mains de ces hordes impures. Les hommes se décident de leur côté à tenter une sortie désespérée. Ils étaient, d'ailleurs, réconfortés par les secours de la religion.

Le prêtre, P. André Bédrossian, pour conjurer un grand malheur, va trouver le principal chef des Kurdes montagnards et s'engage à tout lui abandonner, pourvu qu'il épargnât la vie de ses ouailles. Ce chef y consent et il jure de tenir sa parole. En effet, il se montre plus loyal à cet égard que son complice *discipliné* Rechid Bey. Le prêtre trouve à peine le temps de consommer les Saintes-Espèces. Et la lugubre procession se met en marche.

Les Tell'Erminiotes consternés, mais bénissant le ciel d'un salut inespéré, ne pouvaient s'empêcher de verser des torrents de larmes en voyant de loin flamber leurs foyers chéris et l'église où ils venaient de prier pour la dernière fois. Le beau bourg de Tell'Ermen n'est plus qu'un amas de cendres et de ruines. Les pertes s'élèvent à environ quarante mille livres turques. Les exilés ont été tous charitablement accueillis par leurs frères de Mardine et le vénérable évêque de cette ville, Mgr Nazarian.

MISSIONS D'ASIE

(*Annales de la Propagation de la Foi de Lyon*)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE CORÉE

La Mission de Corée a passé, l'année dernière, par une crise terrible. Ce petit royaume était, on le sait, le principal enjeu de la guerre entre la Chine et le Japon. Des bandits en profitèrent pour semer le désordre dans plusieurs provinces. Ils se donnaient comme des patriotes préparant la guerre contre le Japon, et les chrétiens ont eu énormément à souffrir de ces brigands, connus sous le nom de Tong-hak. M. Robert donne à la fin de sa lettre d'intéressants détails sur la découverte inattendue de familles descendant d'anciens martyrs et conservant depuis plus d'un demi-siècle la foi chrétienne.

LETTRE DE M. ROBERT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

A Monseigneur Mutel, vicaire apostolique.

Mes débuts dans la carrière apostolique n'ont pas été brillants, puisque mon district ne compte cette année qu'une quarantaine de baptêmes d'adultes sur 1200 chrétiens, mais vu l'époque critique que nous traversons, le résultat dépasse mes prévisions.

Le désir du baptême : des traits touchants.

Récompense de la charité.

Nos chrétiens se sont montrés, pendant ces derniers troubles, fidèles à leur roi et à leurs croyances religieuses. Plusieurs ont confessé vaillamment la foi, nous pouvons être fiers d'eux.

Une brave catéchumène a eu les cheveux coupés pour avoir refusé d'apostasier. Les Tong-hak l'ont saisie.

« — Vas-tu pratiquer encore cette mauvaise doctrine ? » lui demandent-ils.

« — Mais certainement !

« — On va te couper les cheveux.

« — Vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez ; mais renoncer à la Religion du Maître du Ciel, jamais.

Les Tong-hak lui rasèrent la tête, en l'accablant d'injures et de coups.

Au moment de ma tournée d'administration, j'ai vu la vaillante catéchumène. Il lui restait encore à apprendre un peu de catéchisme pour être baptisée, ce qui ne l'a pas empêchée de me demander le baptême.

« — Ce sera pour la prochaine fois, lui dis-je, lorsque tu sauras bien ton catéchisme. »

Elle éclata aussitôt en sanglots.

« — Et si les Tong-hak reviennent pendant ce temps là ? » me dit-elle.

« — Tu feras comme la dernière fois.

« — Oui ; mais ils me tueront et je mourrai sans le baptême.

« — Si tu mourais ainsi, tu irais tout droit au Ciel.

« — Sans le baptême ?

« — Oui, car le martyre est aussi un baptême.

« — Si le Père prenait en considération ce que m'ont fait souffrir les Tong-hak, ne pourrais-je pas être baptisée ? »

Malgré ses instances, je la laissai partir ce jour-là sans lui donner de réponse affirmative. Elle me quitta en pleurant.

Le lendemain, je lui dis que, pour la récompenser de sa fidélité, je lui administrerais le baptême si elle répondait bien à mes questions. Je l'ai interrogée alors et j'ai pu voir qu'elle était assez instruite ; vous pensez si elle était heureuse. Dernièrement je suis retourné dans cette chrétienté, la néophyte était fidèle à sa foi et à ses promesses.

* * *

A Nam-Syang-to, village composé de païens et de chrétiens, j'ai trouvé aussi une catéchumène dont l'histoire montre bien l'énergie de caractère de certaines femmes coréennes. C'est une jeune veuve de vingt ans. Son mari est mort l'année dernière au moment où elle-même se disposait à recevoir le baptême. Que faire dans un village païen, chez ses beaux-parents idolâtres ? Beaucoup auraient succombé dans un tel milieu.

Elle continua à se préparer au baptême et elle avait fini par apprendre tout le catéchisme, lorsqu'on annonça l'arrivée des bandes Tong-hak. Son beau-frère païen, plus âgé qu'elle d'une huitaine d'années, lui proposa alors de fuir dans le Tchyong-tchyeng-to. Elle y consentit. Son but était de se rendre à Séoul chez les Sœurs pour soigner les orphelins. Elle avait entendu parler vaguement de la vie religieuse par les chrétiens. Elle voulait s'occuper de son âme en prenant soin des enfants abandonnés.

Quant au païen, s'il était permis de faire des jugements téméraires, on pourrait bien supposer qu'il voulait peut-être gagner quelque argent en vendant cette femme ; n'avait-il pas même un dessein plus coupable encore ?

Ils voyageaient depuis plusieurs jours et avaient parcouru 5000 lys (200 kilomètres) lorsqu'ils arrivèrent à l'auberge d'un village où la pauvre femme fut enlevée par un Tong-hak. Elle ne put recouvrer la liberté que longtemps après, grâce à l'énergie d'un chrétien à qui elle s'était fait connaître.

Ce chrétien alla trouver le Tong-hak qui retenait la catéchumène, et lui dit :

« — La femme que tu gardes chez toi, tu l'as volée ici à l'auberge, ce n'est pas ta femme.

« — C'est vrai !

« — Tu ne sais donc pas que c'est une chrétienne ? Veux-tu embrasser notre religion, toi aussi ?

« — Pour cela, non.

« — Dans ce cas, tu ne peux pas garder cette personne ou tu vas attirer sur toi de grands malheurs. »

Ces dernières paroles, dites avec assurance, effrayent notre homme.

« — Je laisse cette femme libre, dit-il ; pardonne-moi, je ne savais pas que ce fût une chrétienne. »

* * *

J'arrivai sur ces entrefaites. La catéchumène était chez son libérateur. Je l'interrogeai en présence des chrétiens. Elle répondit sans embarras et avec beaucoup d'intelligence.

« — Je voudrais bien recevoir le baptême, me dit-elle.

« — Et ensuite ?

« Aller à Séoul soigner les orphelins ou retourner chez mes parents païens pour les convertir.

« — Comment veux-tu aller d'ici à Séoul ?... Quant à retourner chez tes parents, c'est encore plus difficile ; tu retomberais entre les mains de quelque païen, et alors ?... Je crois que, pour sauver ton âme, tu n'as pas d'autre moyen que de te marier avec un chrétien. »

Elle a reçu depuis lors le baptême et a épousé un bon néophyte.

* * *

Dieu a récompensé le chrétien qui l'avait recueillie. Son fils, âgé de quarante ans, baptisé dès sa naissance, avait toujours refusé de recevoir les sacrements depuis la persécution. Il venait saluer le Père chaque année lors de son passage dans la chrétienté ; mais il se contentait de cette

marque de politesse. Mes prédécesseurs avaient essayé de secouer son indifférence ; peine perdue : il ne répondait même pas ou renvoyait à plus tard. Or, je l'interpellai dans une de mes visites :

« — Il faut que, cette fois-ci, tu reçoives les sacrements. »

Il sourit d'un air embarrassé.

« — Il ne s'agit pas de tergiverser ; tu accumules faute sur faute. Est-ce ainsi que tu prétends te préparer à bien mourir ? »

« — C'est vrai, » soupira-t-il.

Je continuai mon exhortation et je réussis à l'emmener à faire une bonne confession. Je lui demandai ensuite s'il était content.

« — Oh ! oui, bien content. »

Son vieux père pleurerait de joie.

Trente ans après la persécution.— Découverte de chrétiennes.

J'ai pu donner aussi les sacrements à six ou sept autres chrétiens qui ne s'en étaient pas approchés depuis la persécution, quelques-uns par peur, la plupart parce qu'ils n'avaient pu découvrir jusque-là si les Pères étaient rentrés en Corée.

J'ai vu, entre autres, un vieillard de soixante et onze ans, « qui venait, me dit-il, recevoir tous les Sacrements jusqu'à l'Extrême-Onction inclusivement. »

En me saluant, il se mit à sangloter.

« — Vous êtes le premier Père que je vois depuis trente ans. »

Et il me racouta qu'il avait été pris pendant la persécution ; il avait eu les jambes brisées par les satellites, et avait été enfin mis en liberté au moment où il croyait sa dernière heure venue. Malgré ses soixante et onze ans, il sait encore une bonne partie du catéchisme. Et cependant il a perdu tous les livres de religion pendant la persécution, et il a vécu depuis lors sans rencontrer de chrétiens.

Permettez-moi de terminer par une histoire dont je voudrais voir prochainement l'heureuse issue.

L'année dernière, on est venu d'un grand village païen chercher un vieux chrétien mon catéchiste, pour donner le baptême à un païen en danger de mort. Le chrétien, absent de chez lui en ce moment, ne put se rendre à cet appel que quelques jours après. Arrivé dans ce village, situé à sept lieues, il demande la maison du malade.

« — Il est mort, lui répond-on.... Vous aviez donc des affaires avec lui ? »

« — Je suis chrétien, et cet homme m'a envoyé chercher pour se faire instruire sur la religion du Maître du Ciel. Je suis désolé d'arriver trop tard.

« — Mais, lui demanda-t-on, qu'est-ce donc que cette religion dont vous parlez ? »

Il expliqua alors à ses interlocuteurs les principales vérités

« — Nous savons un peu tout cela, dirent quelques-uns ; c'est très beau, mais il nous est impossible de pratiquer cette religion. »

La plupart appartiennent à la noblesse ; ils sont ou ont été plus ou moins dans les dignités.

*
* * *

Cependant la nouvelle de l'arrivée d'un chrétien s'était répandue dans le village. On vint l'avertir secrètement que plusieurs femmes désiraient le voir. L'usage coréen défendant aux étrangers l'entrée de l'appartement des femmes, il ne lui était pas commode de les satisfaire.

Après de nombreux pourparlers par des intermédiaires officieux, on trouva moyens de ménager l'entrevue désirée. Une nuit, plusieurs femmes se trouvèrent réunies à l'endroit et au moment désignés. Après lui avoir posé certaines questions sur la religion, elles déclarèrent qu'elles étaient toutes chrétiennes, si non de fait, du moins de cœur.

« — Les Pères sont-ils encore en Corée ? » demandèrent-elles.

Le pauvre homme était émerveillé

Elles lui racontèrent qu'elles étaient arrière-petites-filles de martyrs qui avaient confessé la foi, non pas en 1866, mais dans une des persécutions précédentes. Depuis cette époque, elles n'avaient entendu parler de religion que par leurs parents. Elles n'ont pas connu elles-mêmes leurs grands-parents ; mais leurs pères et mères avaient reçu le baptême au moment de leur mort, et les avaient instruites de la nécessité de ce sacrement pour être sauvé.

« — Et ainsi, ajoutèrent-elles, nous donnons le baptême aux enfants en danger de mort et aux adultes qui connaissent les vérités de notre religion et qui vont mourir. »

Elles avaient un catéchisme de l'ancien temps. Quelques-unes l'avaient appris tout entier.

« -- Le Père arrivera bientôt pour donner les sacrements dans ma chrétienté, dit le catéchiste. Je vous avertirai et il faudra venir.

« — C'est impossible, » répondirent-elles.

« — Dans ce cas, je demanderai au Père de se rendre ici.

« — C'est encore plus difficile. Nous serions bien heureuses de voir le Père ; mais pour le moment, il n'y a pas à y songer.

« — Et pensez-vous ainsi vous sauver ?

« — Nous l'espérons de la miséricorde de Dieu. Au moment de la mort, il y aura toujours quelqu'un pour nous donner le baptême et nous irons au Ciel.

« Faites-vous des superstitions ?

« — Oh ! jamais ! Nos maris connaissent notre religion, ils ne nous obligent à aucune pratique idolatrique. Ce qui nous manque, ce sont des livres de prières, un calendrier, des objets de piété et des images.

« — Je vous procurerai tout cela. »

Le catéchiste leur a donné, depuis, en effet, des livres de prières et un calendrier, et à mon passage, il m'a demandé des chapelets pour elles. A l'automne je lui porterai des images.

Le chrétien leur demanda comment elles célébraient les fêtes.

« — Certains jours, on fait des prières seulement toute la matinée ; d'autres fois on commence le matin après déjeuner et on lit le livre jusqu'au souper sans cesser un instant. »

Ces braves femmes instruisent aussi leurs enfants, et la religion se transmet de génération en génération comme un héritage de famille.

En entendant le catéchiste, je croyais lire une page de l'Église du Japon. Je l'ai chargé de s'enquérir du nombre exact des baptêmes d'enfants et d'adultes donnés par ces femmes. Il s'est déjà informé de la façon dont elles baptisent ; elles emploient, d'après l'ancien système, pour désigner les trois personnes divines, les mots latins habillés en coréen, mais le baptême est bien valide.

L'ESTUAIRE DU GABON

PAR MGR LE ROY

C'était, il me semble, en 1883, un soir de décembre. J'étais revenu du Zanguebar quelques mois auparavant, et, après les agréments de la marche en caravane, je goûtais ceux du transport automatique en chemin de fer français (réseau de l'Ouest.)

Arrivé presque de nuit à une petite ville de l'Orne, j'appris que le train s'arrêtait là et qu'il me fallait attendre une heure et demie avant d'en avoir un autre.

* * *

Il faisait froid, il faisait nuit ; comment occuper cette longue attente ? L'idée me vint de me diriger vers le presbytère de l'endroit, sachant que le presbytère est encore la maison la plus hospitalière aux vagabonds.

Aux coups de sonnette, la porte s'ouvre et je me trouve subitement dans une de ces grandes salles que vous connaissez, solide et spacieuse, où l'on respire un air plein d'honnêteté, d'aisance modeste, de religion, de douce chaleur et de bonne cuisine.

Devant une grande cheminée où pendait la marmite — une marmite qui laissait échapper des odeurs de soupe fort recommandable — était assis le Curé, les *Annales de la Propagation de la Foi* à la main. Près de là, le vicaire, avec deux solides et beaux garçons de vingt à vingt-cinq ans auxquels il donnait des leçons de plain-chant, et, debout, la domestique du lieu, brave femme d'environ soixante ans d'âge, pas grande, un peu maigre, un peu arquée, un peu grincheuse, un peu barbue, mais résolument campée en arrêt, sa fourchette au poing.

* * *

Mon apparition subtile en cette honnête maison produisit une impression particulière, faite de surprise et de méfiance, que je remarquai tout de suite et que je compris suffisam-

ment. De mon mieux, j'expliquai le cas : « Missionnaire en voyage... Une heure et demie d'arrêt... Pas de connaissances au pays... La nuit, le froid.. »

M. le Curé m'accueillit par quelques bonnes paroles où la réserve avait sa part légitime. Je m'assis. Le feu était bien bon.

Mais la domestique pinçait toujours les lèvres et me fixait d'un air de moins en moins rassuré, se parlant à elle-même dans sa petite bouche ronde et mobile, où ne pointaient plus que deux ou trois canines.

« — Enfin, finit-elle par dire en se retournant pour essayer quelques assiettes qui n'en avaient pas le moindre besoin, faut bien ça ! Mais c'est tout de même pas rassurant que tous les rouleurs qui passent éd'pis queuque temps... »

Puis, après un silence :

« — Et y en a de toutes les tourneures et de toutes les phylomies... »

Nouveau silence, puis :

« — Y en a même qu'on dirait censément d'honnêtes gens. Dame ! c'est pas les moins coquins... »

« — Ah ! ça, interrompit le pasteur, d'une voix sévère mais juste, pensez à la soupe, Fanchon, et *illico*. »

« — *Illico*, Monsieur le Curé ? moi *illico* ? Pas pus *illico* que ben d'autres, allez !. Et m'est avis que, quand on a besoin de se déguiser comme ça sous une soutane, on se coupe au moins la barbe et on n'oublie pas le rabat... Après ça, *illico* tant qu'on voudra ! »

Il y eut des rires : sans me vanter, le plus consciencieux fut peut-être encore le mien.

« — Mais, ma pauvre fille, ajouta le pasteur, vous ne savez donc pas que c'est leur habitude, aux missionnaires, de porter leur barbe ? »

Elle allait répliquer ; mais lui-même lui coupa la parole :

« — A propos, fit-il, j'étais justement à lire les *Annales de la Propagation de la Foi*. On y parle de l'estuaire du Gabon. Voyons ! qu'est-ce que c'est au juste qu'un estuaire ? »

« — Un estuaire, Monsieur le Curé ? »

« — Oui, un stuaire, » insista Fanchon, de l'air victorieux et malin d'un juge d'instruction.

Tous les malheureux qui ont dû passer un examen dans leur vie savent combien il est délicat de produire une définition respectable, immédiatement et sans l'avoir préparée. Je répondis en hésitant :

« — Un estuaire, Monsieur le Curé, on appelle estuaire... on entend généralement par ce mot estuaire... une sorte de golfe... oui, une sorte de golfe qui se prolonge bien avant

« dans les terres... comme une sorte d'embouchure... mais une embouchure de fleuve... d'une sorte de fleuve... qui se prolongerait dans les mers... »

Pendant cette improvisation pénible, Fanchon s'était approchée des deux élèves de plain-chant et leur parlait à l'oreille :

« — Attention à ne pas partir, vous autres, au moins. On vous donnera plutôt à souper. Est-ce que le journal ne disait pas l'aut'semaine qu'un rôdeur s'avait introduit aussi dans le prébytaire de je ne sais pas où, et qu'on avait trouvé peu après la pauv' cuisinière de M. le Curé la tête écrabouillée dans la cendre, à coup de cassetrole ?... »

« — Pour sûr, reprit tout haut le jeune homme, que, depuis le chemin de fer, il en passe assez de mauvais monde, au jour d'aujourd'hui. »

C'étaient toutes ces réflexions qui m'avaient troublé dans ma définition de l'estuaire.

Le Curé insista :

« — Et qu'est-ce qu'on y voit, dans l'estuaire du Gabon ? »

« — Ah ! Monsieur le Curé, jé ne saurais vous le dire : je n'y suis jamais allé. »

« — Vous racontiez pourtant que vous étiez missionnaire d'Afrique ? »

« — Quand je vous disais, interrompit victorieusement Fanchon, que ça ne connaît que la France, et p'têtre ben encore la Normandie, mais pas un coin de Frique ni d'Urope !... »

On rit encore. Le Curé continua :

« — Eh bien ! on trouve dans l'estuaire du Gabon des palétuviers. Qu'est-ce que c'est que cela, des palétuviers ? »

« — Des palétuviers ? »

« — Oui. »

« — Ce sont, Monsieur le Curé, des espèces de plantes... »

« — Comme des choux, je parie, insista Fanchon, comme des choux de Milon... »

« — Ce sont, Monsieur le Curé, des espèces d'arbres qui poussent dans l'eau salée. »

De plus en plus goguenarde, la vieille s'adresse à l'un des jeunes gens.

« — Euh ! Anatole, ils t'ont montré ça au régiment, à toi, des choux de Milon qui poussent dans l'eau salée ? »

A vrai dire, cette situation ne me déplaisait pas ; mais de temps en temps je me disais tout de même :

« — Pourvu qu'Anatole et son camarade ne me lient pas les pieds et les mains, en attendant la police ! »

La police n'arriva pas. Mais il y eut un soulagement général quand M. le Curé dit enfin :

« — Si c'est pour le train de 6 heures 50, je crois qu'il n'est que temps.

« — C'est vrai, » répondis-je, et je me levai pour partir.

« — Alors vous êtes vraiment missionnaire ? ajouta l'excellent homme. Ah ! mon Père, excusez-nous... Cette pauvre fille, vous savez...

« — Un peu *illico*, » fit le vicaire.

« — Mon cher Monsieur le Curé, n'ayez crainte. Ce n'est pas la première fois que je passe pour un rouleur : j'ai aussi cette réputation en plus d'un village d'Afrique. »

* * *

Et je pris congé de mes hôtes, non sans avoir offert à Fanchon, comme souvenir, une belle médaille qu'elle doit porter encore. De son côté, M. le curé la condamna à verser chaque année cinquante-deux sous à la Propagation de la Foi et douze à la Sainte-Enfance. Elle accepta, mais non sans ajouter :

« — Pas moins qu'il n'a pu s'expliquer ben clair sur les stuares et les pétuniers du Gabon.

« — Et que vous mériteriez bien comme pénitence, mon Père, conclut le pasteur en riant — et en prophétisant — d'y aller finir vos jours. »